

# NAPOLINE,

POÈME,

PAR

MADAME ÉMILE DE GIRARDIN.

*Seconde Edition.*



PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GCSSELIN,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9

M DCCC XXXIV.

PQ

2260

.969

AG

1854

EMRS

*Edition (3e édition)  
Paris, chez la Citoyenne  
(1793.)*

# **NAPOLINE.**

**POËME.**

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,

RUE DE VAUGIRARD, N° 9:

# NAPOLINE,

POËME,

PAR

MADAME ÉMILE DE GIRARDIN.



PARIS,

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N<sup>o</sup> 9.

M DCCC XXXIV.



**NAPOLINE,**

**POËME.**



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

CHAPITRE PREMIER.



PORTRAITS.

Une Amie , un Amant , un Oncle , et deux Rivaies.



Une Amie, un Amant, un Oncle, et deux Rivaux.



ELLE était mon amie, — et j'aimais à la voir,  
Le matin exaltée, et moqueuse le soir;  
Puis tour à tour coquette, impérieuse et tendre,  
Du grand homme et du sot sachant se faire entendre;

Sachant dire à chacun ce qui doit le ravir,  
Des vanités de tous sachant bien se servir;  
Naïve en sa gâité, rieuse et point méchante;  
Sublime en son courage, en sa douleur touchante;  
Ayant un peu d'orgueil peut-être pour défaut,  
Mais femme de génie, et femme comme il faut.

Combien nous avons ri quand nous étions petites!  
De ce rire bien fou, de ces gâités subites  
Que rien n'a pu causer, que rien ne peut calmer;  
Riant pour rire, ainsi qu'on aime pour aimer.  
Je plains l'être sensé qui cherche à tout sa cause,  
Qui veut aimer quelqu'un, rire de quelque chose;  
Mes grands bonheurs à moi n'eurent point de sujets;  
Mes plus vives amours se passèrent d'objets.  
La perruque de mon vieux maître d'écriture,  
Pendant plus de deux ans, a servi de pâture

A ma gaité; — parfois je me rappelle encor  
Ses reflets ondoyans, mêlés de pourpre et d'or.  
Cette perruque-là, c'était tout un poëme;  
Ses malheurs surpassaient ceux d'Hécube elle-même.  
Perruque de hasard, achetée à vil prix,  
Elle était pour son maître un objet de mépris.  
Soumise au même sort que la reine de Troie,  
D'un fatal incendie elle se vit la proie,  
Un soir que, fatigué d'un paraphe en oiseau,  
L'imprudent s'endormit sur les bords d'un flambeau!  
Elle avait été belle au temps de sa jeunesse;  
Les cheveux en étaient d'une extrême finesse,  
Mais rares, attestant la marche des hivers;  
Partout ravins profonds, partout sentiers déserts;  
De leurs fils espacés on eût compté le nombre.  
Jadis peut-être un sage a rêvé sous son ombre;  
Dans ses anneaux bouclés, peut-être bien des fois  
Un poète rêveur a promené ses doigts;

Et peut-être elle avait — qu'un roi me le pardonne! —  
De nobles souvenirs qu'envierait la couronne.  
Vaut mieux être, à mon sens, neige sur le Mont-Blanc  
Que panache orgueilleux sur un guerrier tremblant ;  
Mieux vaut, dans la forêt, être le gui du chêne  
Que l'aigrette qui pare un chardon dans la plaine.  
Perruque de Rousseau ! tu vaux mieux, selon moi,  
Qu'une couronne d'or au front d'un mauvais roi !



A quinze ans, que la vie est décevante... et belle !  
L'erreur prend chaque jour une grâce nouvelle.  
C'est ce brillant palais des *Mille et une Nuit*,  
Où l'on entre sans guide, et par l'espoir conduit.  
Partout ce sont des fleurs, de beaux apprêts de fêtes...  
Mais nulle voix ne vient vous apprendre où vous êtes.

Un somptueux banquet se dresse sous vos yeux....  
Mais, pour ce grand festin, nul convive joyeux.  
Une douce harmonie à votre cœur résonne....  
Inutiles accords qui n'animent personne.  
Dans ce séjour magique ouvert à votre espoir,  
Nul hôte hospitalier ne vient vous recevoir;  
Car le maître habitant ce palais de lumière  
Est un Prince enchanté dont les os sont de pierre!  
L'éclat seul est vivant; les fleurs, les fleurs d'un jour  
Sont la réalité de ce brillant séjour.  
Une espérance ainsi d'un beau rêve suivie  
Est la réalité des plaisirs de la vie.  
Humble ou fat est celui qui compte des regrets.  
Hélas! l'homme ici-bas fait d'éternels apprêts  
Pour la fête du cœur qui jamais ne commence;  
Un laboureur parfois se ruine en semence.  
Ainsi de jour en jour le grand bal est remis,  
Et l'on s'apprête en vain pour le plaisir promis;

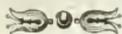
Le Temps fuit, emportant l'Espérance parjure,  
Et l'on n'a conservé du bal que la parure.

A quinze ans, Napoline avait beaucoup rêvé ;  
Or ce qu'on rêve bien est autant d'éprouvé.  
Dans ses choix de bonheur elle cherchait la gloire :  
J'aimais un idéal — elle — aimait dans l'histoire ;  
A son amour factice il fallait un grand nom,  
Qu'elle allait déterrer dans quelque Panthéon.  
Je me souviens encor d'avoir été jalouse  
De l'amour exclusif qu'elle eut pour Charles douze.  
Il fallait à ses vœux un malheur couronné ;  
Elle aimait Charles douze, et moi j'aimais *René*.

Mais quand elle eut passé l'âge où le cœur s'enivre  
D'un amour de roman qui change avec le livre ;

Quand elle se lassa de ces héros parfaits,  
Auxquels on ne peut plaire, et qui n'aiment jamais,  
Et qu'un beau soir, rêveuse au doux son de la harpe,  
Alfred nous apparut, pâle, un bras en écharpe,  
Et paré d'une croix reçue en combattant,  
Je vis que son malheur était juré. — Pourtant,  
Le comte de Narcet est un noble jeune homme ;  
L'éloge retentit aussitôt qu'on le nomme.  
A vingt ans il obtint un grade à Navarin,  
Une balle à Delhy : c'est un brave marin,  
Un savant voyageur qui parcourut le monde.  
Son esprit est brillant, sa pensée est profonde....  
Mais les lois de la mode il ne les savait pas ;  
Il n'avait d'élégant qu'une blessure au bras.  
Eh ! qu'importent l'esprit, les talens, la figure!...  
Ici nous n'aimons point les tableaux sans bordure.  
Les grandes qualités ne sont rien à Paris  
Sans un frac à la mode ou des chevaux de prix ;

Ou bien, ce qui vaut mieux, quelque bon ridicule.  
Ce n'est que pour le faux que Paris est crédule;  
Le vrai le trouve sage; il en doute long-temps :  
Tel ne croit pas en Dieu peut croire aux charlatans.  
C'est ce qu'il fait, et c'est pourquoi le jeune comte  
De son peu de succès dans un bal avait honte,  
Changeait son air rêveur pour des airs d'élégants,  
Se ruinait en fracs, gilets, anneaux et gants;  
Et promenant partout sa menteuse richesse,  
S'attelait sans amour au char d'une duchesse.



Napoline ignorait ces travers; son amour  
Pour Alfred, malgré moi, s'augmentait chaque jour.  
Moi seule entrevoyais une cause mortelle  
Dans ces défauts mondains qu'il n'avait pas près d'elle!

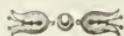
J'appris alors comment, même sans fausseté,  
On trompe un esprit franc, dans ses goûts arrêté.  
Un esprit absolu n'a point droit de se plaindre  
Des fausses qualités qu'il nous oblige à feindre.  
Il doit croire aux vertus que pour lui l'on se fait;  
On sait ce qui le blesse, on sait ce qui lui plaît,  
Et jamais il ne court la bienheureuse chance  
De surprendre un défaut qu'il a proscrit d'avance.  
Puis l'amour rend modeste; à peine sous sa loi,  
On devient plus timide, et l'on doute de soi;  
On cherche à s'embellir.... O modestie étrange!...  
On s'admire!.. et sitôt qu'on veut plaire, on se change!

Certes, si Napoline avait vu comme nous  
Son Alfred dans un bal, avec de jeunes fous,  
Minaudant, étalé sur des coussins de soie,  
Enivré d'ironie, aux vanités en proie,

Étouffant sous l'orgueil un cœur noble et brûlant,  
Pour se faire léger, et n'être qu'insolent,  
Elle n'eût point trouvé dans sa voix tant de charmes;  
Elle n'eût point, pour lui, répandu tant de larmes!  
Mais le malheur voulait que la mort d'un parent  
La retint à l'écart dans un deuil apparent.  
Elle ne rencontrait Alfred que chez ma mère :  
Là, du monde, pour lui, s'envolait la chimère;  
Au coin du feu, sans faste, avec de vieux amis,  
Les succès de l'esprit étaient les seuls permis;  
La froideur des grands airs devenant impossible,  
Il était bien forcé de se montrer sensible;  
L'abandon succédait à son dédain moqueur;  
Il osait être aimable, et vivre de son cœur.  
Chaque soir, en récits sa mémoire féconde  
Nous faisait voyager sur la terre et sur l'onde,  
Des glaces de l'Islande aux déserts d'Orient.  
C'étaient d'affreux dangers.... racontés en riant;

C'étaient de longs tableaux des pompes de l'Asie,  
Des chameaux, des palmiers si pleins de poésie,  
Des trombes, des volcans, des sièges, des combats,  
Et, ce qui me plaît tant, des bons mots de soldats;  
C'était enfin la force unie à la finesse,  
Et tant de souvenirs avec tant de jeunesse!

Alors je l'écoutais avec ravissement;  
J'aimais la dignité de son regard charmant;  
J'aimais dans son maintien cette noblesse innée,  
Des hommes du commun rarement pardonnée.  
Souvent j'avais besoin de me dire tout bas  
Qu'elle était mon amie, et qu'il ne m'aimait pas!  
Mais, grâce au ciel, un vœu tant soit peu malhonnête  
N'a jamais pu rester plus d'une heure en ma tête.  
Aussi, sachant éteindre un parjure désir,  
Je les voyais tous deux s'aimer avec plaisir.



Hélas! ce court bonheur ne fut pas sans orage;  
Car les illusions ne sont plus du jeune âge,  
Depuis que nos parens, par de prudens discours,  
Pour sauver l'avenir déflorent nos beaux jours.  
Les précoces leçons de leur expérience,  
Sans éclairer le cœur, troublent la confiance :  
Même au sein des plaisirs on attend le chagrin.  
C'est un mauvais service à rendre au pèlerin  
Que l'avertir toujours des dangers du passage.  
Dans de certains périls vaut mieux un fou qu'un sage.  
Tel, sur le front des rocs s'élançe avec ardeur,  
Chancelle — quand du gouffre il sait la profondeur.  
Vieillards, gardez pour vous vos préceptes arides,  
Gardez votre prudence, elle sied à vos rides;  
D'une sublime erreur n'arrêtez point l'excès;  
C'est la témérité qui fait les grands succès.

La force du jeune âge est dans son ignorance ;  
Vieillards!... notre sagesse, à nous, c'est l'espérance!

Mais non.... de nos erreurs les cruels sont jaloux ;  
Le trop plein de leurs ans retombe aussi sur nous.  
Dans nos beaux jours troublés, la nuit touche à l'aurore :  
A quinze ans, dans l'erreur, on peut rêver encore ;  
Mais à vingt ans l'on sait que plaire n'est qu'un jeu,  
Qu'un cœur froid peut parler un langage de feu ;  
Jeunes, on nous apprend à fuir ce qui nous charme.

Ainsi, l'esprit tremblant d'une indécise alarme,  
Napoline, à l'espoir se livrant à demi,  
Sentait auprès d'Alfred un obstacle ennemi;

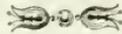
Puis venaient ces avis d'une grossière adresse,  
Qui taquinaient le cœur et faussent la tendresse,

Qui font d'un pur amour senti profondément  
Une sottise bravade, un fol entêtement.  
D'épigrammes sans art les parens sont prodigues.  
Napoline voyait ces petites intrigues;  
Elle avait pour tuteur son oncle maternel,  
Un bellâtre, nommé monsieur de Beaucastel.  
Or, on écoute mal un oncle petit-maître.

A ce portrait fidèle on peut le reconnaître :

C'était un de ces gens qu'on nomme bons garçons;  
De ces vieillards légers qu'on traite sans façons;  
Un quasi philosophe à petites idées,  
Aux discours peu décents, aux manières guindées.  
Futile avec bon sens, ignorant avec goût,  
Il savait sans esprit causer fort bien de tout;

Bravant les préjugés, soumis aux convenances,  
Sa vie était un long concert de dissonances.  
Nos admirations nous trahissent parfois :  
Il prenait les défauts des héros de son choix ;  
Parmi les élégans il cherchait son modèle ;  
Au temps de Louis treize, à la mode fidèle,  
Le plumet de Cinq-Mars aurait paré son front ;  
Au siècle de Turenne il eût singé Grammont,  
Richelieu sous Voltaire, et Flahaut sous l'Empire.  
Il imite aujourd'hui.... Mais je ne puis le dire!...



Ce héros de salon, maître en frivolité,  
Comme tout esprit faible était fort entêté,  
Et, malgré leurs succès, même encore il s'obstine  
A ne comprendre pas Hugo ni Lamartine :

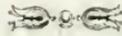
« Pour les louer, dit-il, ou pour les critiquer,  
« Je prierais ces messieurs de vouloir s'expliquer ;  
« Leurs vers sont un langage, ils devraient nous l'apprendre ;  
« Je ne condamne pas les gens sans les entendre. »

Eh! sans doute! un cœur sec au poète est fermé ;  
Pour sentir le génie, il faut avoir aimé!  
N'admire pas qui veut : la lyre parle à l'âme,  
Et cherche un foyer prêt à recevoir la flamme.  
Le poète, des sots est rarement compris ;  
Il s'honore parfois de leurs pédans mépris.  
Puis il est des cerveaux que dérouté la rime,  
Qui ne comprennent pas ce qu'un beau vers exprime,  
Si vous n'y savez pas glisser de temps en temps  
Quelques mots de zéplirs, de roses, de printemps.

Les vers ne sont pour eux qu'un ramage sonore,  
Qu'un vieux cadre où l'on place à son gré Mars ou Flore,  
Adonis ou Vulcain, Pomone et cætera....  
Pour eux, la poésie est toute à l'Opéra.

Monsieur de Beaucastel, avec bien plus d'adresse,  
De son esprit étroit cachait la sécheresse,  
Et si l'on parlait vers, pour sortir d'embarras  
Il exaltait Racine.... et ne le sentait pas;  
Il était connaisseur en musique, en peinture;  
En voyage, il rendait justice à la nature;  
Mais tout ce qu'on appelle amour, grands sentimens,  
Il le considérait comme fable à romans.  
En fait de grand courage et d'action sublime,  
Il ne croyait à rien, pas même au noble crime;  
Il avait le secret de traduire en calcul  
Le plus pur sacrifice, et de le rendre nul;

Enfin, comme Mentor près d'une jeune fille,  
Rien ne convenait moins qu'un tel chef de famille.  
Un franc carabinier, un hussard.... amoureux  
Eût, selon moi, près d'elle, été moins dangereux.  
L'amour nous laisse encor du moins une croyance....  
Mais de nos vanités la fatale science,  
Mais ce rire infernal, ce rire sans gaité,  
Qui flétrit notre espoir dans sa naïveté,  
Qui nous montre partout des ruses d'égoïsme,  
Qui fait dans notre cœur avorter l'héroïsme,  
Qui jette sur nos jours des voiles attristans,  
Et fait que, sans malheur, on se tue à vingt ans!...  
Voilà le vrai danger; car l'amour, qu'on expie....  
Offense moins le ciel qu'un désespoir impie!



Pauvre enfant, que d'ennuis ton jeune âge a soufferts  
Chez ce joyeux parent, négligemment pervers !  
Que de trouble il jeta dans ton âme douteuse !  
Comme de ta candeur il te rendait honteuse !  
Pour l'étude et les arts il blâmait ton ardeur ;  
Puis, quand tu voulais rire, il devenait grondeur.  
Prude, pédant, léger, quel bizarre contraste !  
A l'église il voulait te conduire avec faste,  
Et t'apprendre à prier en femme de bon ton ;  
Puis, tout le temps du prône, il riait du sermon ;  
Et, pour mieux exalter ta prière fervente,  
Plaisantait le curé sur sa grosse servante.

Aussi ton jeune cœur, égaré dans sa foi,  
Du Ciel qu'il te fermait a méconnu la loi ;  
Du séjour des élus il t'a caché la route,  
Et ton dernier soupir s'est éteint dans le doute !

Si Dieu n'eut point pitié de toi quand tu mourais,  
S'il ne t'a point dicté de pénitens regrets,  
S'il n'a point révélé le Ciel à ton génie,  
Si, te voyant souffrir, il ne t'a point bénie,  
Si tu brûles, hélas! dans l'abîme éternel....,  
C'est grâce à ce charmant marquis de Beaucastel!!  
Lui seul par ses discours a perdu ta jeune âme;  
Et quand je le maudis, quand je le nomme infâme,  
Lorsque ma lyre en deuil gémit pour te venger...

On dit : « Vous avez tort ; c'est un homme léger,  
« Mais il n'est point méchant... »

Oh! puis-je me contraindre?  
Mais les hommes légers sont les seuls qu'il faut craindre.  
Le vice est moins perfide ; il choque la raison ;

Le dégoût qu'il inspire est un contre-poison ;  
Il se nomme du moins... ; mais ce froid badinage,  
Parfum empoisonné qui flétrit le jeune âge,  
Ce dédain gracieux jeté sur la vertu ,  
Cet ennemi charmant, sans avoir combattu,  
Triomphe!... et nous rions encor de sa faiblesse,  
Quand sa main nous atteint et quand son fer nous blesse.  
Nous ne reconnaissons le mal qu'après la mort.

Ainsi ma pauvre amie a vu flétrir son sort  
Par cet homme léger, dont la froideur amère  
Ne lui laissa chérir ni le Ciel ni sa mère.  
Sa mère ! qui mourut si jeune et par amour !

« Ta mère, mon enfant, lui disait-il un jour,  
« Elle était, comme toi, douce, mais un peu folle..

« L'Empereur, ton parrain, était sa seule idole ;  
« C'était, dit-on, la mode alors.... mais aujourd'hui  
« Tu ferais bien, crois-moi, de moins parler de lui :  
« Après tous les propos qu'on a tenus sur elle....  
« Et cette ressemblance.... Oh ! mais, tu deviens belle !  
« Oui, je veux te mener au spectacle demain. »

Et puis il s'éloignait.... et, passant son chemin,  
Il laissait une enfant avec cette pensée :

« L'Empereur est mon père !... »

O faiblesse insensée !

Ne pas voir qu'il troublait l'esprit de cette enfant !

Lui livrer un secret dont rien ne la défend !

Eh! quel secret, bon Dieu, jeté dans une vie!  
Napoline soudain de rêves poursuivie,  
Voit changer tout son cœur. — Sa tête s'alluma.

Le vieillard tant pleuré, que jadis elle aimait  
Avec un saint respect, n'est plus pour elle un père;  
C'est le mari trompé d'une femme légère.

Elle se rappelait les fêtes d'autrefois,  
Et l'Empereur chéri, ses gestes et sa voix.  
Il lui souvint qu'un jour il dit, s'approchant d'elle :

« Allons, regardez-moi ; l'on dit, Mademoiselle,  
« Que vous me ressemblez. »

Et puis bien tendrement

Il l'avait embrassée.

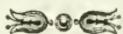
O joie, enchantement!

Cette main qui tenait entre ses doigts le monde,  
Un jour a caressé sa chevelure blonde;  
Napoline a senti sur son front enfantin  
Ces lèvres qui donnaient des ordres au destin.  
Il a vanté sa grâce et sa beauté gentille;  
Et, lorsqu'il l'embrassait, il a pensé : « Ma fille! »

Oui, cette idée a dû troubler tes jeunes ans;  
Elle a dû te dicter des rêves séduisants,  
Napoline! souvent, dans tes désirs de gloire,  
Pour son jeune Héritier tu rêvas la victoire.  
Tu ne prévoyais pas qu'il serait rappelé  
Comme toi, jeune à Dieu.... qu'il mourrait exilé;

Que ces Français, jadis si fiers de sa naissance,  
Qui de son berceau d'or encensaient la puissance,  
Indifférens un jour, ne verraient dans sa mort  
Qu'un gage de repos, un heureux coup du sort,  
Et que lui, dont Paris célébra le baptême,  
Lui!! du nom d'ÉTRANGER subirait l'anathème!...

C'est qu'il faut être vieux pour prévoir les ingrats;  
Seule prévision qui ne nous trompe pas!



Cette prompte lueur, ce dangereux mystère,  
En exaltant son âme ardente et solitaire,  
Pour Napoline, hélas! fut un tourment de plus.

Son oncle l'accablait de sermons superflus;

Il nommait son brillant esprit de la folie ;  
Il se moquait tout haut de sa mélancolie ,  
Dénonçait ses talens comme autant de travers ,  
L'accusait devant moi ! d'avoir rimé des vers ;  
Lui vantait les vertus qu'il permettait aux femmes ,  
Et noyait ses sermons dans des flots d'épigrammes.  
Pour ramener au vrai c'était un sot moyen.  
Oh ! qu'il était bavard ! Il nous ennuyait bien !

Enfin, il découvrit qu'Alfred et Napoline  
S'aimaient. Un amour pur aisément se devine.  
Alors il redoubla de ruse en ses discours ;  
De sa plaisanterie il reprit l'heureux cours.  
D'Alfred il critiquait l'esprit et la tournure ;  
Il l'appelait « Marin ! » croyant dire une injure ;  
Mais comme on l'écoutait presque indifféremment,  
Plus cruel, il niait son tendre dévouement :

« Il ne vous aime pas, lui disait-il; ma chère,  
« A tous ses beaux projets vous êtes étrangère.  
« Alfred a le cœur froid; c'est un ambitieux  
« Qui ne languira pas long-temps pour vos beaux yeux. »

Ce jugement était injuste : au fond de l'âme,  
Alfred était guidé par une noble flamme;  
Mais sous un fol orgueil ce feu s'était caché.  
Des pleurs de Napoline, Alfred était touché;  
Il aimait sa candeur, sa bonté sans égales....  
Ce qui n'empêchait point qu'elle n'eût deux rivales,  
L'une pour le présent, l'autre pour l'avenir,  
Deux succès différens qu'il savait obtenir :

La première, c'était la duchesse élégante  
Dont nous avons déjà parlé, femme charmante;

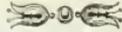
Regardez-la plutôt.... Quel maintien gracieux !  
Elle n'est point jolie, et le paraît aux yeux.  
Sa beauté ne saurait supporter l'analyse ;  
Mais elle est si coquette, et toujours si bien mise !  
Son pied est moins bien fait, dit-on, que son soulier ;  
Mais, devant lui, comment ne pas s'humilier !  
Elle est très maigre, mais ces cascades de blondes  
Imitent les contours des tailles les plus rondes.  
Elle a fort peu d'esprit, mais partout elle en prend ;  
Elle emprunte une idée, et jamais ne la rend.  
A vrai dire, après tout, c'est une étrange femme,  
Piquante sans gaieté, langoureuse sans âme ;  
L'humeur capricieuse et l'esprit positif ;  
Le ton impérieux et le regard plaintif :  
Elle appelle langueur, sentiment vague et triste,  
Le désenchantement de sa vie égoïste.  
Elle fait sonner haut son amour pour les arts ;  
Chez elle les talens viennent de toutes parts ;

Elle invite à grands frais le poète à la mode ;  
Puis, tandis que pour elle il dit sa plus belle ode,  
Elle rattache un gant, un nœud, un bracelet ;  
Si l'on chante, elle cause au milieu d'un couplet.  
Fausse pour être aimable, et bonne par système,  
Chacun de ses regards semble implorer qu'on l'aime ;  
Et je vous jure, moi, qu'on n'en refuse aucun.  
Elle sait enivrer d'un factice parfum ;  
Elle attire, elle plaît ; et moi-même j'avoue,  
Je la déteste.... eh bien ! je comprends qu'on la loue,  
Et je lui reconnais un charme séducteur.  
Toujours, à son aspect, d'un sentiment flatteur,  
Malgré tous mes griefs, je me sentis saisie....  
Ah ! c'est que l'élégance est de la poésie !

La seconde rivale était une beauté,  
Imposante, en effet, par sa rotondité ;

C'était tout bonnement une grosse héritière,  
Parure de princesse et mine de fruitière;  
Sa démarche, son ton et ses discours bavards,  
Ses petits yeux chinois lançant de longs regards,  
Tout en elle disait aux âmes délirantes :  
« PAPA me donnera cent mille écus de rentes! »

Et, contre tout cela, combattait chaque jour  
Un ange de beauté, de génie et d'amour!



Voilà bien des portraits, dira-t-on, dans ce livre!  
Eh! quand on voit les gens avec qui l'on doit vivre,  
Déjà ne sait-on pas le sort qui vous attend?  
Tel ami, — tel destin, — tel défaut donne tant!

Du jaune avec du bleu font du vert en peinture.  
Tel vice marié mène à telle aventure.  
Pour moi, si j'écrivais un roman, j'y mettrais  
Un seul événement — entouré de portraits.  
Je prévois sans erreur l'effet involontaire  
Des défauts de chacun sur mon sot caractère :  
Un ennuyeux — me rend méchante au dernier point ;  
Je désire sa mort, je ne le cache point.  
Un fat — me rend maussade, un sauvage — coquette :  
Je deviendrais *carliste* avec un Lafayette,  
Républicaine avec monsieur de Metternich !  
Oh ! des opinions j'abhorre le trafic ;  
Chaque parti me voit dans le contraire extrême ;  
J'aime ce qu'il déteste, et je hais ce qu'il aime !  
N'allez pas croire, au moins, que j'approuve, grand Dieu !  
L'exagération dans le *Juste-milieu* !...  
Non ; je suis philosophe en fait de politique ;  
D'un très rare bon sens, entre nous, je me pique.

Je pense de nos jours que les gouvernemens  
Se nourrissent d'impôts — et non de sentimens.  
C'est à notre raison que leur besoin s'adresse ;  
Ils veulent notre argent , et non notre tendresse ;  
Et , puisque nous voilà sur ce sujet , je veux  
En deux mots , en passant , vous faire mes aveux :

Un Monarque Absolu , je comprends qu'on l'encense.  
Au moins , ce qu'on adore en lui , c'est la Puissance.  
Il peut nous exiler selon son bon plaisir ,  
Repousser — ou combler notre plus cher désir ,  
Nous dégrader — ou bien nous admettre à sa table ;  
Nous faire pendre — ou bien nous faire connétable ;  
Et je comprends alors qu'on lui donne sa foi ,  
Et que , dans son délire , on s'écrie : « O mon Roi ! »  
D'ailleurs , ce dévouement sans bornes , il l'exige ,  
Et la toute-puissance est un fort bon prestige.

Mais qu'on adore un roi Cons-ti-tu-ti-on-nel!  
Mais, pour un tiers de trône, un amour éternel!  
D'amour!... aimer le Roi, la Pairie et la Chambre,  
Quatre cents députés convoqués en novembre  
Pour régner!... et vouer un amour de roman  
A ce trio royal qui fait cent lois par an?...

Non; les temps sont changés, Messieurs; un roi de France  
N'est plus qu'un contre-poids jeté dans la balance,  
Pour empêcher le peuple un jour de l'emporter.  
Il faut le soutenir, il faut le respecter;  
Mais l'adorer, pourquoi?... Les tendresses de prince  
Lui font cent ennemis, et sont d'un profit mince.  
Croyez-moi, ce grand mot, sentimentalité,  
S'harmonise très mal avec la royauté.

Un prince qu'on discute, et qu'un seul journal prône,  
Qu'une combinaison a placé sur le trône,  
Entouré de ses preux qu'on retrouve toujours,  
Qui sont de tous les camps et de toutes les cours,

Ne peut se croire aimé comme un autre Henri quatre,  
Qui voyait ses flatteurs à ses côtés combattre.  
Eh! bon Dieu, que de rois adorés — et trahis!  
Aimons tout bonnement, Messieurs, notre pays.  
J'aime la France, moi, comme on aime sa belle,  
Avec tous ses défauts, vaine, folle, infidèle,  
Changeant de Dieu, de Roi, comme on change d'amour.  
Je la suis à travers ses caprices d'un jour,  
Et je subis son Roi, comme un amant supporte  
Un mari — pour ne pas être mis à la porte.

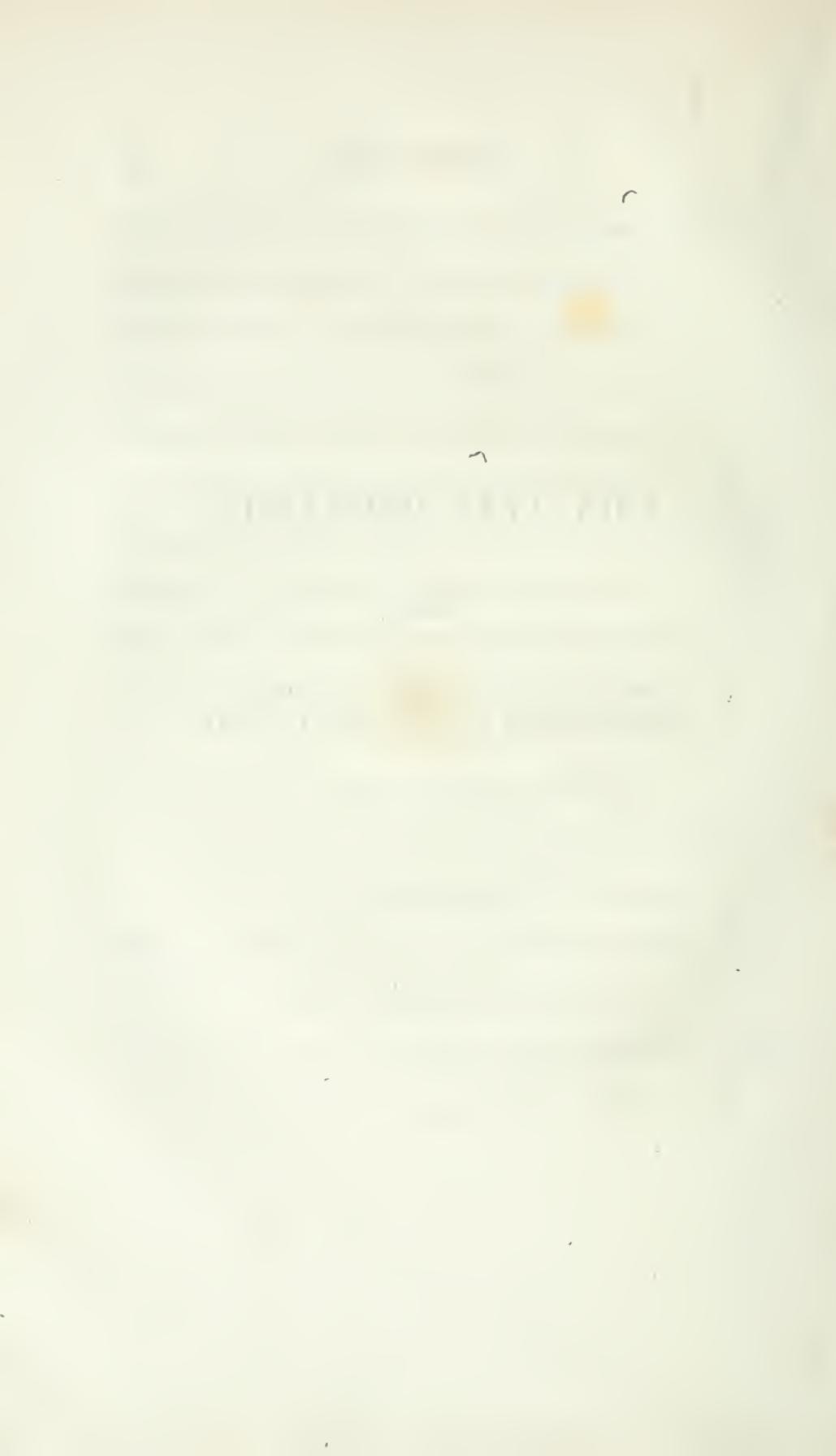
Un prince peut encore avoir des partisans,  
Comme un système, soit, — mais plus de courtisans.  
On est las de souffrir pour que le trône brille,  
Et de verser du sang pour des soins de famille.  
Au culte des faux Rois nous avons dit adieu :  
Notre amour... est au peuple, — et notre encens... à Dieu!

---

## CHAPITRE DEUXIÈME.



*Fortune subite, un Bal, Joie et Douleur.*



Fortune subite, un Gal, Joie et Douleur.



FAIRE tout pour l'argent — et n'être point avare!  
C'est le siècle en un mot.

Chez nous il n'est pas rare  
De voir un jeune fat, pour quelque mille écus,  
S'enfuir en un manoir pour y vivre en reclus.

L'argent nous fait changer de nature : une femme  
Sensible — épouse un vieux sans tristesse dans l'âme.  
Autrefois on pleurait en suivant à l'hôtel  
Un barbon, et c'était par ordre maternel ;  
Aujourd'hui c'est par goût : pour une jeune fille,  
Le bonheur ce n'est plus l'amour, c'est l'or qui brille ;  
Ce n'est plus un amant cher entre ses rivaux ;  
C'est un riche carrosse avec de beaux chevaux ,  
Qui , sur les boulevards, éclaboussent la foule ;  
C'est un vase chinois, sur un meuble de Boule ;  
Une loge aux Bouffons, une bonne maison ,  
Un château près d'Arcueil dans la belle saison ;  
Et de ce pur amour rien ne trouble la joie  
Si le lit nuptial a des rideaux de soie !

Il faut rendre justice aux jeunes gens du jour ;  
Eux aussi, j'en conviens, ne font rien par amour.

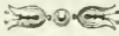
Si l'on vient vous parler de quelque sot jeune homme  
Qui consente à l'hymen sans une forte somme,  
Dites, sans demander son nom : « C'est un Anglais ! »  
Si vous avez deux cents louis — pariez-les.

Les dandys de Paris n'ont point ce ridicule.  
Jusqu'au poète, hélas ! tout homme ici calcule.  
L'ingrat ! il a quitté son grabat favori ;  
Il se bat à l'épée, il monte en tilbury,  
Et, sur son beau coursier, moins rétif que Pégase,  
Court au bois de Boulogne étaler son extase !

Jadis on aimait l'or, aujourd'hui c'est l'argent.  
Pour les vrais Harpagons cela rend indulgent.  
Oui, la cupidité fait aimer l'avarice :  
C'est une passion, du moins si c'est un vice.

Oui, l'avare me plaît, j'aime sa pauvreté,  
Et ses privations pleines de volupté.  
L'avare en ses désirs peut posséder le monde,  
Des palais sur la terre et des vaisseaux sur l'onde.  
L'avare et le poète ont des liens entr'eux ;  
D'un bien imaginaire ils savent être heureux,  
Ils aiment à souffrir — armés d'une espérance ;  
Mais l'avare est modeste, et c'est la différence ;  
Il ne s'entoure point de vains admirateurs :  
L'avare a des trésors — et n'a point de flatteurs.  
Il jouit en secret d'un orgueil solitaire ;  
Sa pauvreté prudente est un culte, un mystère....  
Mais il n'est même plus d'avares dans Paris :  
Sans être corrigés, nous sommes mal guéris.  
Tel vient de s'enrichir par une basse intrigue,  
Hier intéressé, — demain sera prodigue.  
O misérable orgueil qui ne conduit à rien !  
Cupidité d'un jour qui dissipe son bien !

Ah ! je vous le répète, et vous pouvez m'en croire,  
Un grand peuple, un pays, quelle que fût sa gloire,  
Est frappé de démence et d'incapacité  
S'il en vient à chérir l'argent — par vanité !



Alfred ainsi, marchant dans la commune ornière,  
Pour plaire à la duchesse — aspire à l'héritière.  
Un brillant mariage assurait son destin,  
Près des femmes rendait son triomphe certain.  
Séduire une élégante est chose très coûteuse ;  
Encor faut-il avoir une mine flatteuse,  
Lui donner des bonbons, des bouquets pour le bal ;  
Pour suivre sa calèche il faut un beau cheval,  
Et tout cela demande une fortune aisée,  
Sinon, de ses rivaux on devient la risée.

Alfred n'était pas né pour se commettre ainsi ;  
Son cœur noble à l'amour n'était pas endurci ;  
Il était généreux — mais il suivait la pente ,  
Et, faible, il se mêlait à la foule rampante  
Qui cherche la fortune. On brave mille morts ,  
Mais, pour les vanités, il est peu d'esprits forts,  
Et plus d'un grand guerrier, fier comme un roi de Sparte,  
Flatta, pour un duché, monsieur de Buonaparte !

Combien je redoutais le jour, l'instant fatal  
Où, dans ce jeune Alfred, tendre, sentimental ,  
Napoline verrait un fat plein d'arrogance ,  
Un merveilleux manqué, sans goût, sans élégance ;  
Car, malgré son esprit, il n'excellait en rien  
Dans ce nouveau métier qui n'était pas le sien.  
Qu'elle devait souffrir de cette découverte !

Elle était de ces gens qu'un malheur déconcerte ;  
De ces êtres parfaits et toujours méconnus ,  
Vieillis par la raison , mais restés ingénus ;  
Vivant de sentimens que le monde refoule ,  
Qui peuvent traverser — mais non suivre la foule ;  
Aigles qui ne sauraient modérer leur essor ,  
Riches qui ne sauraient diviser leur trésor :  
Tout ou rien , c'est le cri de leur âme infinie ;  
Ils ne peuvent marcher qu'au pas de leur génie ;  
Rougiraient d'éprouver un demi-sentiment ;  
Un amour , c'est pour eux un entier dévouement :  
Ils ne peuvent singer la piété des autres ;  
Ils vivent sans croyance , — ou bien se font apôtres ;  
Ils ne comprennent pas qu'on se donne à moitié  
A la religion , à l'amour , l'amitié ;  
Que l'on prie à midi le ciel , et que l'on aille  
Après — se promener à Saint-Cloud , à Versailles ;

Qu'on aime un peu sa femme, et sa maîtresse un peu,  
Un peu sa sœur, un peu son frère et son neveu ;  
Que chaque dévouement, chaque amour ait son heure.  
Ils comprennent qu'on aime une fois — et qu'on meure ;  
Ils comprennent qu'à Dieu l'on consacre ses jours,  
Mais il faut que ce soit sans partage — et toujours.

Telle fut Napoline, et sa fin le dénote ;  
Elle eût été martyre — et ne fut point dévote.  
On dit : Qui peut le plus peut le moins ; folle erreur !  
Proverbe suranné qui me met en fureur !  
*Lablache* ne saurait chanter une romance ;  
*Taglioni* se perdrait dans une contre-danse ;  
L'élégant lord Seymour, si brillant à cheval,  
Sur un âne rétif figurerait fort mal ;  
Et Soumet ne pourrait, sans une peine atroce,  
Tourner un vaudeville et des couplets de noce !

Ainsi, les cœurs taillés pour de grandes vertus  
Ne peuvent s'abaisser à des jeux superflus ;  
Ils traînent dans l'ennui leurs heures indolentes.  
Tel le chamois captif vit au Jardin des Plantes :  
On le voit tout le jour couché sous les rameaux ; —  
C'est le plus paresseux de tous les animaux.

Pour ces cœurs exaltés l'amour est une proie ,  
Et Napoline aimait avec ardeur et joie.  
Elle avait tout placé sur cet attachement ;  
Elle aimait comme on hait, — toujours, assidûment.  
C'était plus qu'un amour, c'était une pensée,  
Un champ vaste où son âme ardente était lancée,  
Un de ces maux rongeurs qui ne pardonnent pas.  
Elle ne pouvait plus revenir sur ses pas.

Lorsqu'on a mis sa vie en un rêve de flammes ,  
Lorsqu'on est possédé par le démon des âmes ,  
A de froids sentimens on ne peut recourir.  
Elle , ne pouvait plus qu'être heureuse — ou mourir.

Hélas ! qu'elle eût été douce et charmante.... heureuse !  
Comme elle eût animé sa vie aventureuse !  
Que la joie eût donné d'élan à son esprit !  
Le génie est si franc quand il joue et sourit !  
Dans ses rêves de feu son âme était si belle !  
On devenait poète en causant avec elle.

Je n'oublierai jamais l'éclat de ses beaux yeux ,  
Le jour qu'elle arriva , le cœur libre et joyeux ,  
M'annoncer en riant sa subite fortune.  
En cette occasion , une femme commune ,

En philosophe, eût pris des airs indifférens  
Pour raconter ce legs de six cent mille francs ;  
Elle, dit :

« Je suis riche!... et voilà mon histoire :  
Mon parrain, l'Empereur, tu ne vas pas me croire !  
A, pour moi, déposé chez un banquier flamand  
Une dot — qui grossit je ne sais trop comment.  
Le banquier a voulu bien m'expliquer la chose ;  
Il a parlé de legs, de testament, de clause,  
Du secret qu'il avait saintement respecté,  
Jusqu'au jour révolu de ma majorité,  
Des soins qu'il avait pris pour grossir cette somme....  
Que sais-je? il parlerait encore, le brave homme,  
Mais je n'écoutais point ; tout cela m'ennuyait.  
D'abord c'était trop long, — et puis il bégayait.  
Tout ce que j'ai compris, c'est qu'un héros lui-même,  
L'Empereur, a veillé sur mon sort. — Que je l'aime !

Combien il me tardait de venir te conter  
Ce grand événement, dont je ne puis douter.  
Du secret qu'on m'avait caché; vois quelle preuve!...  
Je vais au bal ce soir.... ma robe est toute neuve;  
Ma guirlande est charmante; elle me sied très bien....  
J'ai choisi ce collier pour moi.... voici le tien;  
Point de façons.... à toi ma première largesse!  
Je veux que mon amie étrenne ma richesse.  
Je deviens folle!... Alfred!.... ce soir je le verrai;  
Oui, mais en lui parlant je crois que je rirai.  
Il viendra me prier à danser, je le pense;  
Alors je lui dirai, pendant la contre-danse :

« Je suis riche à présent, Monsieur, vous me plaisez;

« Ma fortune est à vous.... »

Et puis, chassez, croisez.

« A ce soir !... Je te quitte.... Ah ! j'en perdrai la tête. »

« Mais, moi, je n'irai pas ce soir à cette fête,  
Lui dis-je; nous partons pour Villiers aujourd'hui;  
Et nous y resterons deux grands mois.

— Quel ennui !

Comment ! sacrifier une fête superbe,  
Un bal d'ambassadeur ! à des dîners sur l'herbe.

— Oh ! nous ne dînons pas sur l'herbe avec maman.

— Et vous me laissez seule au milieu d'un roman !  
Et que ferez-vous là, mes champêtres amies ?

— Ce qu'on va faire aux champs.

— Quoi?

— Des économies.

Mais, tu me le promets, demain tu m'écriras....

— Oui, si je me marie, alors tu reviendras!

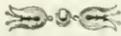
Adieu.... »

Pleine d'espoir, et de tendresse émue,  
Elle vint m'embrasser....

Je ne l'ai pas revue!

Et sa mort m'accabla d'une morne stupeur!...  
Mon esprit, poursuivi d'un souvenir trompeur,  
Ne peut se figurer cette fin si cruelle;  
Car elle m'apparaît toujours joyeuse et belle,

Ainsi que je la vis pour la dernière fois.  
Mourante.... dans les pleurs, jamais je ne la vois.  
C'est un horrible effet que je ne saurais rendre....  
Cette mort que j'oublie.... et qu'il me faut rapprendre.  
Et pourtant je souris en vous parlant de nous,  
Car, malgré ce malheur, mes souvenirs sont doux.



En arrivant au bal chez la noble étrangère,  
Napoline marchait, élégante, légère,  
Et joyeuse — à son oncle elle donnait le bras.  
De salons en salons ils portèrent leurs pas ;  
Et c'était pour chacun un aimable sourire,  
Et des propos flatteurs qu'au bal on doit se dire.  
Les hommes la suivaient d'un regard long et doux ;  
Les femmes l'honoraient de leurs regards jaloux ;

Et chacun admirait sa beauté ravissante.  
Soudain un échappé de la meute dansante,  
Un danseur aux abois vient l'inviter au vol ; —  
C'était un étranger, un petit espagnol,  
Un de ces inconnus dont on n'est jamais fière.  
Son air était commun , sa mise singulière ;  
Il portait des gants verts , et parlait mal français.  
Or, plaire à ce Monsieur n'était pas un succès.  
Elle se consola de sa mésaventure.  
La danse n'étant plus qu'un combat en mesure ,  
Un danseur dans la foule est un guide, un soutien ;  
Dans le nombre on n'est pas responsable du sien.  
Qu'on en ait de petits , de bossus , de maussades ,  
Qu'importe ? — ce qu'il faut , c'est parer les glissades ;  
C'est sortir, si l'on peut , du siège en bon état ,  
Et sauver, sans affront , ses manches du combat.

Napoline aperçut Alfred en face d'elle ;  
Il tenait par la main la fière demoiselle  
Gobinard — l'héritière au regard engageant.  
En elle , on croyait voir danser un sac d'argent.  
Sur sa tête elle avait placé beaucoup de choses ;  
Des nattes, des bijoux, des épis et des roses.  
Alfred , avec candeur, admirait tout cela.  
Napoline la vit.... et d'effroi recula.  
Mais il ne faut jamais rire dans une fête ;  
L'ennui seul est permis, c'est un plaisir honnête.  
Napoline étouffait sa gaité, — cependant  
Elle se demandait quel étrange accident,  
Quel devoir imposé, quelle aventure affreuse ,  
Faisait à son Alfred subir cette danseuse.  
Eh ! comment deviner qu'il a sollicité  
Cet honneur qu'à sa place un autre eût évité !  
Comment croire jamais qu'Alfred l'avait choisie,  
Et qu'elle méritait toute sa jalousie !

Alfred vit Napoline , et rougit aussitôt ;  
Mais près d'elle il passa , sans lui dire un seul mot :

« De cette grosse femme il est honteux , sans doute ,  
« Pensa-t-elle ; il me fuit , sa gaîté me redoute.  
« Il craint de ne pouvoir garder son sérieux ,  
« En me voyant sourire , en rencontrant mes yeux . »

Salut. — Voici venir l'instant des révérences ;  
Les devoirs accomplis , viennent les préférences.  
On danse par égard , et l'on cause par goût. —  
Mais il faut accomplir le devoir jusqu'au bout ,  
Reconduire à sa place une danseuse émue ,  
Et Napoline attend ; — Alfred l'a reconnue ;

Il va venir près d'elle, inquiet, empressé....  
Mais ce vaste salon, Alfred l'a traversé,  
Et Napoline voit que son regard l'évite....  
Et c'est une autre femme, une autre qu'il invite !



« Cette femme, du moins, est-elle jeune ?

— Non,

Mais elle est à la mode; elle porte un grand nom :  
C'est la duchesse de....

— Celle de qui....

— La même.

— Elle cherche à lui plaire, et vous croyez qu'il l'aime ?

— Il n'en est pas épris, non, mais il est flatté;

Il l'aime comme on aime avec la vanité!  
Ce n'est pas un amour, ce n'est qu'une conquête;  
Mais cela suffit bien pour lui tourner la tête.  
Elle valse avec lui, maintenant.... Regardez,  
Cette petite femme aux traits fins, mignardés,  
Coiffée en Béarnais, avec ce blanc panache;  
Voyez-vous?...

— Pas encor; ce gros Anglais la cache.  
Je la vois!... Elle est maigre et sèche à faire peur!...  
Ce marin défrisé, c'est Alfred?

— Son valseur.

— Il est plus pâle encor que sa cravatte blanche;  
Il a l'air d'un noyé....

— Qui valse avec sa planche. »

Napoline écoutait ces propos , et souffrait  
D'entendre ainsi parler d'Alfred qu'elle honorait.  
Elle riait pourtant à travers sa tristesse.  
D'ailleurs ces propos fous n'étaient pas sans justesse :  
Alfred était vraiment ridicule en valsant ,  
Avec ses longs cheveux et son air menaçant.  
Du monde et de l'esprit inconcevable empire !  
Ridicule malheur qui tue — et qui fait rire...  
Ce n'est qu'en nos salons que l'on peut t'éprouver!

La valse étant finie , il fallut se lever,  
Céder sa place enfin. — Une aimable comtesse  
Que l'heureux Beaucastel trompa dans sa jeunesse,  
A Napoline , au bal , servait de chaperon.  
Elle voulut passer dans un autre salon :  
Napoline obéit.

Dans la serre élégante

On se promène, on rit. La vieillesse intrigante,  
Sous des myrtes en fleur discute le budget ;  
Un vieux duc, d'une loi déplore le rejet  
Près d'un jeune ministre, et guette un portefeuille,  
En tournant dans ses doigts un œillet qu'il effeuille.

Sous ces verts orangers, sous ces lilas fleuris,  
Les mères vont causer, — et dormir, les maris.  
Ceux qui rêvent l'amour, qui cherchent à se plaire,  
Implorent à leur tour cet abri tutélaire.  
Alfred et la duchesse, retirés à l'écart,  
Derrière un oranger se cachent au regard.  
Napoline les voit.... elle écoute immobile :  
On devine l'amour sans être bien habile ;  
Le plus malin sorcier ne vaut pas un jaloux.

La duchesse disait : « Que me demandez-vous?... »  
Et puis elle prenait un air tendre et pudique.

« Demain ! » reprit Alfred....

Ce mot fut sans réplique.

Elle baissa les yeux, — Alfred saisit sa main,  
Et, d'une voix émue, il répéta : « Demain !... »

Napoline comprit ce coupable langage !

La vierge la plus pure a cet instinct sauvage

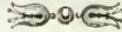
Qui lui fait deviner une infidélité.

Tout l'enfer s'alluma dans son cœur agité....

Mais il faut se contraindre et boire le calice.

Quelqu'un vient la chercher pour danser ; ô supplice !

Elle reprend courage.... elle cause, elle rit ;  
Comme une femme heureuse elle fait de l'esprit :  
Elle jette des mots piquans ; — chacun l'écoute ;  
Elle est un peu moqueuse, et méchante, sans doute ;  
Son esprit excité venge son cœur souffrant :  
Le mal que l'un reçoit, c'est l'autre qui le rend.  
Oh ! l'on devient cruel quand le cœur se déchire....  
Et pour elle, à mon tour, j'écris cette satire ;  
Car ces vers insolens sont partis de mon cœur.  
Ce sont les cris amers du poète vengeur !!



Après avoir conclu son marché de tendresse,  
Alfred a cru prudent de quitter la duchesse.  
Il jette sur le bal un regard satisfait,  
Dérobe quelques fruits au splendide buffet.

Il avait ce maintien joyeux et ridicule,  
Ce bonheur indiscret d'un fat qui dissimule.  
Sa joie était visible — et son air emprunté.  
Oh! l'amour véritable a plus de dignité;  
Il sourit en secret; son regard sait se taire,  
La vanité joyeuse ignore le mystère,  
L'orgueil ne sait plus feindre au comble de ses vœux.

Et devant une glace, arrangeant ses cheveux,  
Parlant haut, ricanant comme un fat de province,  
Alfred se pavanait et faisait le bon prince;  
On eût dit, à son ton goguenard, protecteur,  
Qu'il jouait les *marquis* — mais en mauvais acteur.

Auprès de Napoline il vient, plein d'assurance;  
Elle affecte, à sa vue, un air d'indifférence.

Oh! que lui dira-t-il? Par quelle fausseté  
Voudra-t-il apaiser son orgueil irrité?  
Vient-il la consoler par une tendre excuse?...  
Peut-être il l'aime encor, peut-être elle s'abuse....

« Il fait bien chaud, ce soir; comment peut-on danser!... »

Voilà tout le discours qu'il daigna prononcer.  
Napoline attendait, sa réponse était prête;  
Mais Alfred, aussitôt, se perdit dans la fête.

« Quoi! vous le connaissez? dit un danseur voisin.

— Qui? Monsieur de Narcet?

— Oui, mon futur cousin :  
Ma cousine lui plaît, sa fortune le tente.

Amanda Gobinard l'aime assez, mais ma tante  
Dit qu'il n'a pas le sou, qu'il est léger, qu'enfin  
Une femme est toujours veuve avec un marin.

— Et cette jeune fille.... est-elle aimable.... belle?...

— Mais, vous pouvez la voir; il dansait avec elle....

— Tout à l'heure?...

— A l'instant.

— Ah! oui, je les ai vus.»

Et puis elle pensait : « Je ne respire plus!

Je sens que je succombe! Oh! ma tête se trouble....»

Mais elle se contraint, son courage redouble.

Souffrir et plaisanter, femmes, c'est notre lot.

Tout bas elle disait : « Le monstre!... » Et puis tout haut :

« Que ces airs sont jolis; ils font aimer la danse! »

ELLE PENSAIT :

« Hélas ! plus d'amour, d'espérance !  
Aimer pour de l'argent une héritière, lui !...  
Eh bien , il peut m'aimer ! je suis riche aujourd'hui !...  
Mais il a trop d'orgueil.... Cet orgueil nous sépare ;  
Ce soir il s'est montré trop vil et trop barbare,  
Pour revenir à moi plus tendre, en apprenant  
Que je suis riche.... Il va me haïr maintenant ;  
Il sait que je le juge.... et que je le méprise.... »

ELLE DISAIT :

« Voyez comme une robe grise  
Est triste dans un bal.

— Oh ! vous avez raison ;  
Cette étoffe n'est pas du tout de la saison.  
Une femme, d'ailleurs, n'est jamais trop parée

Pour danser....

— J'en mourrai ! Ma vie est déflorée. »

Elle tremblait si fort qu'il lui fallut s'asseoir.

« Madame de Cherville est bien belle ce soir.

— Oui, dans ses faux cheveux, cette fleur naturelle  
Est d'un effet charmant.... Monsieur, *la pastourelle.* »

Et sa bouche affectait un sourire moqueur,  
Et ses pleurs dévorés retombaient sur son cœur.

Oh ! que le désespoir est affreux dans le monde !  
Qu'il est lourd d'y traîner une douleur profonde !  
La contrainte est un poids qui double le malheur.  
Le visage est glacé sous sa feinte couleur.

Vous qui n'avez point mis de chaîne à votre vie,  
Femmes du peuple; ô Dieu, comme je vous envie!  
Votre franche douleur vous soulage, du moins.  
L'orgueil ne vous dit pas : « Souffre, mais sans témoins. »  
Vous n'avez point placé la honte dans les larmes;  
Votre rage a des cris, votre haine des armes.  
Vous ne vous piquez point de courageux efforts;  
En mots injurieux s'exhalent vos transports.  
Vous courez, vous frappez la rivale imprudente  
Qui gêne vos amours. — Votre âme indépendante  
A de fausses douceurs ne sait point s'abaisser;  
Car vous ne savez point haïr.... et caresser,  
Et dire à l'ennemie, au démon de votre âme,  
Avec candeur : « Comment vous portez-vous, Madame? »



Ce supplice mortel dura le temps du bal.  
Napoline, en sortant, faillit se trouver mal.  
Jamais douleur ne fut plus durement sentie.  
Chez elle on l'amena mourante, anéantie.

Sans un amer chagrin, elle ne put revoir  
Ces lieux, encore empreints de son menteur espoir.  
Elle se rappelait sa joyeuse folie,  
Son orgueil de se voir si fraîche et si jolie ;  
Et tous les beaux projets formés par son amour.  
Tout ce bel avenir.... détruit.... et sans retour !  
Alors elle éprouva la douleur froide et sombre  
D'un matelot qui voit le navire qui sombre.  
Point d'espoir de salut !... plus d'amour, de lien  
Dans le passé.... mensonge ; et dans l'avenir.... rien....  
Elle ne sentait plus d'élément à sa vie.  
Même l'espoir perdu ne lui fait plus envie.

Alfred n'est plus chéri, ni même regretté ;  
Il n'éveillerait plus son cœur désenchanté.  
Tout manque sous ses pas.... le sol, l'air et l'espace.  
L'horizon disparaît, le souvenir s'efface.  
Sa tête dans ses mains se cache tristement.  
Le plus pesant des maux, le découragement,  
L'accable. — A tant d'ennui sa jeunesse succombe :  
Elle n'a plus qu'un vœu, qu'un avenir.... la tombe!

---

## CHAPITRE TROISIÈME.



*Le lendemain d'un Bal : un Suicide, un Rendez-vous.*



**Le lendemain d'un Bal : un Suicide, un Rendez-vous.**



**ELLE n'a pu dormir la nuit.... Elle a pleuré.**

**Le matin, à des soins prudens est consacré;**

**C'est un grand embarras qu'une mort volontaire.**

**Le jour où l'on se tue, on a beaucoup à faire.**

Elle a revu son oncle avant de le quitter  
Pour toujours.—L'aimable oncle a voulu plaisanter,  
Sur Alfred, la duchesse, et le bal de la veille.  
Napoline l'écoute en riant.... ô merveille!

« Je l'avais dit; Alfred ne te convenait point;  
« Et nous sommes d'accord maintenant sur ce point.  
« N'y pensons plus!... Enfin, te voilà raisonnable.  
« Va, tu ne l'aimais pas.... Allons nous mettre à table. »

En causant tous les deux, ils dînèrent gaiement.  
Le soir, elle rentra dans son appartement;  
Puis on la vit sourire en taillant une plume;  
Mais, triste, elle exhalait ces mots pleins d'amertume :

« Il a dû recevoir ma lettre ce matin....

« Point de réponse!... Un mot eût changé mon destin.

« Hélas! pour s'excuser qu'aurait-il pu me dire?

« Ce soir elle l'attend.... il cède à son empire.

« Il est tout au bonheur d'un premier rendez-vous!

« Oh! que j'aime à troubler ce souvenir si doux!

« Oui.... puisque le bonheur ne m'offre plus de chance,

« Que l'horreur de ma mort, du moins, soit ma vengeance!

« S'il me voyait mourir lentement dans les pleurs,

« Il s'accoutumerait à mes longues douleurs.

« Les médecins diraient :

Morte de la poitrine,

« Comme sa mère!

Et lui : Faible, d'humeur chagrine,

« Elle ne pouvait pas être heureuse ici-bas!

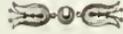
« Et, tranquille, il lirait le *Journal des Débats* ;

- « Ou bien il s'en irait , de peur d'être malade ,  
« Faire au bois de Boulogne un tour de promenade.  
« Au spectacle, il serait deux jours sans se montrer ;  
« Ou bien , pour se distraire , il irait s'enivrer !...  
« Mais , s'il me trouve un soir , morte dans sa demeure ,  
« Il faudra bien alors qu'il m'aime et qu'il me pleure !..  
« Sur sa couche funèbre il me verra toujours ;  
« Je placerai ma tombe entre tous ses amours !  
« Le cœur , d'un vain regret , d'un remords se dégage ;  
« Mais les yeux ne sauraient se sauver d'une image ,  
« D'une image de mort qui sans cesse poursuit.  
« Elle combat le jour , et triomphe la nuit ;  
« Elle est là , toujours là.... Je connais sa faiblesse ;  
« Il m'oublie aujourd'hui , sans crainte il me délaisse ;  
« Mais quand , soudain , ma mort l'aura glacé d'effroi ,  
« Il ne m'oubliera pas.... il sera tout à moi !...  
« Morte , je régnerai sur son âme oppressée ;  
« Mon souvenir constant nourrira sa pensée.

« Ah ! la douleur s'éteint ; mais, chez les gens d'esprit,  
« L'imagination jamais ne se guérit.  
« Son cœur est sec et froid, mais sa tête est brûlante. »

En se parlant ainsi, Napoline, tremblante,  
Agitée, écrivait.... hélas ! son dernier vœu.  
Sur le papier tombaient des pleurs, des pleurs de feu.  
Et l'on voyait passer sur son jeune visage  
Toutes les passions, l'orgueil, l'amour, la rage ;  
La colère du cœur, si noble en ses excès....

Puis la douleur revint plus calme après l'accès.  
Elle essuya ses yeux, — acheva sa parure,  
Attacha son manteau, demanda sa voiture ; —  
Et le pas des chevaux dans la cour retentit,  
Et, comme pour un bal, légère, elle partit.



Souvent elle venait seule ainsi chez ma mère,  
Et sa femme de chambre, à sa vie étrangère,  
Bien qu'il fût tard, la vit sortir sans s'alarmer.

Mais, je le sens, déjà vous allez la blâmer.  
Le désespoir est mal compris d'un cœur tranquille.  
Quelle horreur ! direz-vous ; aller mourir en ville !  
Chez un jeune homme encor ; cela ne se fait pas !  
Ne pouvait-on choisir un plus noble trépas ?...

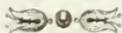
Que vous dirai-je, moi ? C'était de la démence.  
Mais c'est toujours ainsi qu'un désespoir commence.

Le premier vœu d'un cœur qui souffre, c'est la mort.  
Si l'on n'a point d'ami pour détourner le sort ;  
Si l'on n'est retenu par une main chérie,  
Si l'on n'entend au loin une voix qui vous crie :

« Arrête, ne meurs pas, espère, vis pour moi ! »

Le désespoir vous mène au crime sans effroi.  
Oh ! qui n'a senti, dans le cours de sa vie,  
Cette douleur de feu qui veut être assouvie,  
Qui brave le mépris, la honte, le danger ;  
Qui veut agir, qui veut, à tout prix, se venger ?  
Une longue douleur mène à l'indifférence ;  
Mais un malheur subit.... tombé sur l'espérance  
Est un coup imprévu dont le choc étourdit.  
Le courage se glace, et le cœur se roidit ;

C'est un vent froid, soufflant sur un lutteur en nage ;  
C'est ce qui fait qu'on meurt pour un bal au jeune âge.  
On ne se défend point contre un mal imprévu.  
Sitôt qu'on est surpris sans arme... on est vaincu.



« Le comte de Narcet ? »

— Il est sorti, Madame.

— Eh bien, je l'attendrai. »

« C'est une belle femme ,

Dit le vieux domestique en montant l'escalier ;

Mais elle me fait peur ; son air est singulier.

Je soupçonne Monsieur d'avoir beaucoup d'intrigues.  
Ah ! ces jeunes marins , ils sont fous et prodigues.  
C'est à ces femmes-là que va tout leur argent. »

Napoline comprit ce murmure outrageant :

« Ce soupçon, pensa-t-elle, est un propos d'avare,

« Une ironie encor de mon destin bizarre;

« Mais, avant de mourir, je veux faire un heureux,

« Qui n'a plus d'avenir doit être généreux....

« Ma bourse est pleine d'or ;

Prenez, je vous la donne.

« Je comprends votre erreur, et je vous la pardonne. »

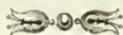
Dans la chambre d'Alfred, tremblante, on l'introduit.

Elle rougit de honte, et son courage fuit.

Le trouble, la douleur, une longue contrainte,  
Égarent sa raison. — Sa passion éteinte  
Se ranime à l'aspect de ces objets chéris,  
Qu'Alfred voit tous les jours. Ses livres favoris,  
Ses armes, souvenirs de ses nombreux voyages,  
Des plus nobles dangers séduisants témoignages;  
Ces flèches, ces poignards, ces vases précieux,  
Ces rosaires bénis, rapportés des Saints-Lieux,  
Tout le faisait aimer dans ce modeste asile.  
Là, rien ne trahissait un cœur vain et futile.

Sur la console un buste attirait le regard :  
Napoline bénit ce bienfaisant hasard;  
De l'Empereur c'était une image fidèle.  
L'artiste avait saisi l'orgueil de son modèle.

Napoline, soudain, émue à cet aspect,  
Se prosterne à genoux avec un saint respect ;  
Et, comme on prie un Dieu, Dieu puissant, Dieu sévère,  
A son heure suprême.... elle, pria son père!



Dans un coffre élégant par son ordre apporté,  
Avec un soin risible, elle avait apprêté  
Ce qu'il faut pour mourir.... d'une mort fastueuse?  
Non; — pour mourir, hélas! comme une *repasseuse*,  
Selon l'expression d'une femme d'esprit. <sup>1</sup>

<sup>1</sup> Une jeune fille s'était asphyxiée par amour pour M. de L. G. On lui faisait compliment de ce succès devant la duchesse de Coigny : « En vérité, il n'y a pas de quoi être fier, dit-elle; c'est une mort de repasseuse. »

Elle se rappela ce mot, elle en sourit.

De gaieté, de douleur, incroyable mélange!

« Que dira-t-on de moi, de cette mort étrange?...

« Bah! des malins soupçons qu'importe la noirceur,

« Dit-elle; je n'ai plus de mère et point de sœur!

« Qui pourrait concevoir une idée offensante?...

« Ma mort même dira que je fus innocente;

« Et lui me défendrait... C'est un homme d'honneur.

« Oh! s'il m'avait aimée! hélas! que de bonheur!...

« Pour lui j'aurais été soumise, douce et tendre!...

« Comme sa femme, ici, j'aurais droit de l'attendre;

« Je le consolerais; il serait mon appui,

« Et je pourrais mourir sans honte, auprès de lui! »

Et des pleurs, excités par cette humble pensée,

Soulagèrent alors sa poitrine oppressée.



Au coin du feu , rêveuse , elle resta long-temps ;  
Elle entendait gémir le vent sec du printemps ,  
Qui , sur le boulevard , faisait craquer les arbres ;  
Et , triste , elle songeait au froid mortel des marbres ,  
Au tombeau qu'elle aurait.... à l'horreur de mourir ;  
Sur son propre malheur elle allait s'attendrir....  
Quand l'heure résonna — l'heure affreuse , fatale ,  
L'heure qu'il oubliait auprès d'une rivale !  
Son courage revint avec le désespoir.

« La mort!... Ici.... vivante il ne doit pas me voir! »  
Dit-elle....

Et , par ses soins , les portes se fermèrent ,  
Et les charbons rougis , pour la mort... s'allumèrent.

- « Hâtons-nous, pensait-elle; oh! s'il allait venir!...  
« Que dis-je?... Elle saura long-temps le retenir....  
« Mais demain, ô demain, je lui serai rendue!...  
« Et là, je serai froide et pour l'amour perdue!  
« Et, dans son désespoir, il se rappellera  
« Celle pour qui je meure.... et nous comparera....  
« Me préférant alors, dans sa haine indignée,  
« Il dira : Qu'elle est belle!... et je l'ai dédaignée!  
« Et j'ai causé sa mort.... O délire, ô fureur! —  
« ELLE!!... Il ne pourra plus la nommer sans horreur.  
« Il trouvera sa vie et ses ruses infâmes;  
« Il la trouvera laide entre toutes les femmes!...  
« Avec amour, sur moi — ses regards tomberont.  
« Triste, il admirera la candeur de mon front;  
« Sur ma tête glacée il versera des larmes;  
« Du bien qu'il sacrifie il sentira les charmes....

« Cent fois il redira mon nom!... Cris superflus!

« Ce cœur, qu'il a brisé, ne lui répondra plus.

« Mais, en voyant ses pleurs, mon ombre soulagée

« S'envolera joyeuse.... Ah! je serai vengée! »

Sur la couche.... un moment, de honte elle frémit....

Mais chaste, elle entrevit la mort — et s'endormit.

Oh! sur ce lit de deuil, Juliette nouvelle,

Peut-être, espérais-tu te réveiller comme elle!

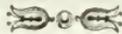
Pour mourir, elle a mis sa parure de bal,

La couronne de fleurs, le bouquet virginal;

Cette parure était pleine de modestie;

Par des nœuds élégans sa robe assujétie,

Son voile, frais linceul sur ses grâces jeté,  
De ses derniers momens disaient la pureté.  
O vierge ! dors en paix sous ta sainte guirlande !  
Sur l'autel de la mort.... on respecte l'offrande !!



Or, à cette heure, Alfred était en rendez-vous,  
Dans un de ces momens, que l'on nomme « bien doux » ;

Mais n'enviez pas trop le séduisant jeune homme :  
Ces coquettes beautés que le monde renomme,  
Pour l'amour triomphant ont souvent peu d'attraits,  
Et lui font regretter un minois rose et frais.

L'amour n'est pas autant aveugle qu'on le pense ;  
C'est un enfant gâté qui veut sa récompense.  
Souvent, vers le séjour si long-temps souhaité,  
Il court avec ivresse — et fuit désenchanté.  
—N'allez pas dire encor que nos conseils sont rudes,—  
Femmes qui n'aimez point, coquettes — soyez prudes.

Alfred, de chez la belle a disparu sans bruit,  
Se demandant tout bas ce qui l'avait séduit.  
Pressant les longs adieux et les regrets d'usage,  
Furtif, il est sorti par un secret passage.  
Depuis qu'on s'est aimé, jamais amant heureux,  
Après un rendez-vous, ne fut moins amoureux.  
A peine a-t-il quitté sa nouvelle maîtresse,  
Qu'Alfred, d'une autre femme évoque la tendresse.  
Il songe à Napoline, et reconnaît ses torts,  
Car avec la raison reviennent les remords.

Ce souvenir lui rend d'amoureuses idées :  
Il compare soudain à ces grâces fardées,  
A ces attraits d'emprunt, si laids sans ornemens,  
Cette beauté naïve et ces contours charmans,  
Cet éclat qui faisait admirer Napoline.  
Il se la figurait douce, aimante, caline,  
Chaste et passionnée, humble et fière à la fois.  
Il lui semblait déjà s'attendrir à sa voix.

« Chère enfant ! disait-il, que fait-elle à cette heure ?  
« Elle m'en veut, je gage, elle est triste, elle pleure.  
« Elle me hait !... Demain, j'irai la consoler :  
« Oh ! j'empêcherai bien ses larmes de couler !  
« Je lui dirai : Ma vie est à vous, je vous aime ;  
« Vous m'avez mal jugé.... Je n'étais plus le même ;  
« Je devenais un fat, mais vous m'avez sauvé :  
« Donnez-moi le bonheur que mon âme a rêvé ;

« Aimez-moi ! —

C'en est fait... oui, le monde m'ennuie ;

« Je trouve ses plaisirs tristes comme la pluie.

« Je n'y peux plus tenir ; ce métier d'élégant

« Est sans profit, stupide, et puis très fatigant.

« Il faut toujours songer à plaire, et toujours feindre ;

« Aux usages des sots en tous lieux se contraindre ;

« Se friser tous les soirs, se parer jusqu'aux doigts ;

« Porter des bas à jours, et des souliers étroits ;

« Tout cela pour aller courtiser une belle

« Qui ne vous entend pas, qui ne parle que d'elle !

« Ah ! je suis revenu de ce brillant plaisir,

« Et je ne comprends pas quel en fut mon désir.

« Oh ! que j'aime bien mieux discuter à mon aise,

« Assis, au coin du feu, sur ma petite chaise.

« Avec sa femme, au moins, on peut causer de tout,

« Et l'on n'a jamais peur d'être de mauvais goût....

« Mais, je fus donc atteint d'un accès de folie ?

« Comment ai-je trouvé la duchesse jolie ?

« Comment?... C'est un secret, je ne m'en souviens plus.

« Et cette autre héritière.... avec tous ses écus !

« Comment ai-je songé sans démente à lui plaire?..

« Oubliant la corvée à cause du salaire ,

« Quoi, pour ses millions je voulais l'épouser?...

« Béni soit le succès qui vient me dégriser. —

« Pour ces deux femmes-là!... je quittais une amie,

« Napoline ! si belle ! — O misère, infamie !

« Je ne mérite pas que tu rêves de moi.

« Mais nous serons heureux , et je reviens à toi !

« Oui, je veux dès demain hâter ce mariage....

« On va rire de nous, de notre humble ménage,

« Car nous ne serons pas riches.... eh bien, tant mieux :

« Nous aurons des amis, et pas un ennuyeux !...

- « Ah ! comme elle sera jolie en mariée !... »
- « Et lorsqu'à ma tendresse on l'aura confiée , »
- « Comme je serai fier ! — Que d'amour ! que de soins !... »
- « Voyons.... de mon côté quels seront les témoins ? »
- « Demain , de tout cela nous causerons ensemble. »
- « Oh ! que je suis heureux !... Mais, d'où vient que je tremble ? »

Alfred, en cet instant, venait d'entrer chez lui.

Déjà, dans l'escalier, un demi-jour a lui.

« Une femme est ici.... Monsieur le sait, sans doute, »

Dit le vieux domestique. — Alfred s'arrête, écoute.

« Comment est cette femme, et que t'a-t-elle dit ? »

— Rien ; elle dort, je crois, Monsieur, sur votre lit.

J'ai senti dans la chambre une odeur de fumée ,

Mais je n'osais entrer ; la porte était fermée.

Alors j'ai regardé par la serrure.

— Eh bien?...

— J'ai vu que l'on dormait, et que ce n'était rien.

— Une femme!... chez moi!...

— Monsieur doit la connaître.

Elle est jeune et très belle....

— Ah! c'est Emma, peut-être.

— Non, Monsieur.... »

Indiscret! vous connaissez Emma!

« Un soir, j'étais présent quand Monsieur la nomma.

— Ce n'est pas elle?

— Non, Monsieur, je vous l'assure.

La dame en question est venue en voiture;

Et, si j'en crois l'argent qu'elle m'a prodigué,  
Dans le monde elle occupe un rang très distingué.»

Alfred se prit à rire.... Il monte, ouvre la porte....

Il entre....

Cette femme est Napoline!...

MORTE!...



Alors Alfred tomba dans un tel désespoir ;  
Il est si malheureux!... que j'ai pu le revoir!  
Et, chaque jour, il pleure en parlant de cet ange.  
Heureuse mort, du moins, que celle qui nous venge!





## CHAPITRE QUATRIÈME.



Explications : le Cœur, le Monde et l'Argent.



Explications : le Cœur, le Monde et l'Argent.



Voilà, grâce au ciel, mon poëme achevé!

Mais, faut-il dire enfin ce qu'il vous a prouvé? —

Oui, — dût-on accuser mes vers de vieillerie, —

J'en conviens, cette histoire est une allégorie.

Napoline mourante est le Génie — éteint,  
Enivré par le monde, en ses élans contraint ;  
Sous un châle de l'Inde ayant ployé ses ailes,  
Sous un chapeau d'*Herbaut* cachant les étincelles  
Qui trahissent l'orgueil de son front lumineux ;  
C'est un ange — étouffant, sous des fleurs et des nœuds,  
Les sublimes rayons de la sainte auréole ;  
C'est Corinne — tombée au pied du Capitole,  
Tombée avant la gloire, et morte avant l'amour ;  
Morte pour avoir vu le monde en son vrai jour ;  
C'est une noble vie — en un temps d'égoïsme,  
Une grande pensée — avortée en sophisme ;  
C'est, en un mot, l'enfant d'un héros, d'un vainqueur,  
Élevée en naissant par un fat joli-cœur.

Voici pour Napoline.

Oh ! quant à la duchesse,  
N'allez pas voir en elle une illustre princesse,  
Ni madame de R\*\*\*, ni madame de T....  
Ce que j'ai peint en elle est la Société,  
Telle que je l'ai vue, et telle qu'on la trouve;  
Belle quand elle fuit, — laide quand on l'éprouve;  
Squelette bien vêtu, mannequin coloré,  
Frêle idole de bois dans un temple doré;  
Beauté de convenance, affreuse sans toilette;  
Femme qui gagnerait à n'être que coquette;  
Souper de comédie, au dessert de carton;  
Fruits de Florence, en marbre, — et roses de Batton;  
Nature d'opéra, vertu de mélodrame;  
Ne donnant rien aux arts, rien à l'esprit, à l'âme,  
Abreuvant de dégoûts ses plus chers favoris...  
Voilà comme j'ai vu le monde de Paris.

L'Héritière — n'est pas un portrait équivoque :  
En elle, j'ai montré le vrai dieu de l'époque,  
L'Argent! — qui rend l'esprit et le courage nuls,  
Qui change le génie et l'amour en calculs;  
L'Argent! la providence ou plutôt la ressource  
De l'univers! Dieu saint! dont le temple est la Bourse.  
Dans ce temple superbe ouvert à son pouvoir,  
Le prêtre est un banquier, l'autel est un comptoir;  
Et le parquet bruyant est le saint tabernacle,  
Dont un agent de change est le sublime oracle.  
A la voix argentine on nous voit courir tous.  
L'argent fait nos talens, dénature nos goûts;  
Tel eût représenté Socrate, Achille, Horace,  
D'un infirme au pouvoir dessine la grimace;  
Tel eût fait pour l'autel des psaumes en latin,  
Flétrit son bon curé du nom de calotin;

Tel eût été flatteur du tyran sous l'Empire ,  
Se fait flatteur du peuple, et bâcle une satire.  
De l'argent du libraire ils sont tous envieux ;  
Et puis la médisance — est ce qu'on vend le mieux.

Lui seul fait tous les frais de notre politique :  
L'Europe est un bazar, Paris une boutique.  
A l'Argent, notre orgueil lui-même est immolé ;  
Ce que coûte l'honneur est bientôt calculé.  
C'est le budget et non l'honneur que l'on consulte.  
Quarante millions!... pour venger une insulte,  
Ah! vraiment, c'est trop cher! — et l'on courbe le front ;  
Pour garder son argent, on garde son affront,  
Et l'on supporte en paix l'arrogance ennemie....  
Par lâcheté?... Non pas, — mais par économie.

Enfin, dans ce jeune homme au cœur noble, bien né,  
A de bas sentimens par son siècle entraîné,  
Dans Alfred — j'ai montré ce qu'on est dans le monde,  
Quand on veut que la mode ou l'argent vous seconde.  
Hélas ! dès qu'on y rêve un brillant avenir,  
Il faut se faire avare et vain pour parvenir ;  
Car il faut de l'argent, beaucoup d'argent, pour être  
Quelque chose à Paris, — et se faire connaître ;  
Et, comme Alfred, chacun sacrifie à l'argent  
Les rêves de son cœur, d'un cœur même exigeant.  
Comme lui, pour briller, à de vaines chimères  
On immole ses goûts, ses vertus les plus chères ; —  
Puis, lorsqu'on est blasé sur tant de vanité,  
Lorsque de ces plaisirs on voit la nudité,  
Quand on sait que ce jeu ne satisfait personne,  
Que le monde jamais ne rend ce qu'on lui donne....  
Sur le passé, l'on jette un douloureux regard....  
Aux premiers vœux du cœur on revient, — mais trop tard !

Oh ! si chacun faisait ce que j'ai fait moi-même,  
Si l'on osait donner sa vie à ce qu'on aime,  
On n'éprouverait point de regrets.... de remord !  
Car c'est un crime aussi que de tromper le sort :  
Qu'une femme sans cœur, vive pour la parure,  
Elle a raison, — et suit l'instinct de sa nature :  
Qu'un franc ambitieux, aspirant au pouvoir,  
Se fasse intéressé, — fort bien, c'est son devoir ;  
Mais qu'on se fasse ingrat avec une âme tendre ;  
C'est une impiété que je ne puis défendre.

En tout il faut agir avec égalité ;  
Au monde, il faut donner ses talens, sa gaité,  
Mais son âme... jamais. — Ah ! je lui rends justice ;  
Il ne demande pas ce cruel sacrifice ;

Et même s'il vous voit sacrifier vos goûts  
A ses lois, — le premier il se moque de vous.  
J'aime le monde, moi, — mais ma philosophie  
Au dieu des vanités jamais ne sacrifie.  
Et si ce monde, un jour, m'a prêté son appui,  
C'est que — sans le blesser — je n'ai rien fait pour lui.  
J'ai bravé la Fortune.... elle m'a visitée;  
Je l'accueille gaîment, sans l'avoir invitée;  
Mais j'aime.... et de mon cœur seul je subis la loi.

Vous que le monde ennue et trompe, — imitez-moi.

---

**Lettre**

**DE NAPOLINE.**



Lettre de Napoline. <sup>1</sup>

Paris, 15 mars 1831.

IL y a deux jours que tu es partie, Delphine, deux jours seulement.... et pendant ce peu d'in-

<sup>1</sup> Cette lettre a été écrite par mademoiselle de R\*\*\* la veille de sa mort.

stans toute mon âme s'est changée, tout l'espoir de mon avenir a disparu! Il y a deux jours, hélas! j'étais si joyeuse et si aimante! Aucun grand événement ne s'est passé, et cependant je vais mourir.... et mon cœur est désenchanté, et je n'aime plus.

C'est une chose triste pour moi de quitter la vie sans te dire adieu; à toi qui m'a toujours aimée, avec qui j'ai passé les seuls momens heureux de mon enfance. Je te regrette, et cependant ta vue me ferait mal; elle me rappellerait ma joie perdue; car tu es encore toute parée de mon espérance, et ta présence seule me rendrait ces émotions délicieuses, ces idées enivrantes qu'il a fallu noyer dans mon cœur.

Ah! qu'elle était belle cette espérance quand tu

m'as quittée ! et que le souvenir en est amer et déchirant !... Non, je ne veux pas te revoir, d'ailleurs ; tu m'aimes, toi ; tu m'empêcherais de mourir ; et la vie m'est devenue si odieuse, que ton amitié ne suffirait plus pour m'aider à la supporter.

Ce qui m'étonne, c'est que l'on souffre ce que je souffre, et que l'on vive encore ; c'est que le cœur puisse se briser ainsi à toutes les heures et battre encore ; c'est qu'il faille une résolution, un suicide pour mettre un terme à un tourment qui devrait tuer....

Oh ! si tu pouvais savoir ce que j'éprouve, tu me pardonnerais de mourir ! Si tu savais.... quel découragement dans tout mon être ! quel vide affreux dans ma pensée, quel désert dans mon avenir !... quelle lassitude, quel dégoût !... J'éprouve

moralement ce qu'on éprouve en mer par un temps d'orage. Le vaisseau va sombrer.... qu'importe!... on n'a pas d'émotion pour la tempête. — Une voile amie vient vous sauver!.... qu'importe!..... on n'a pas un regard pour l'horizon.

Peut-être, si j'avais le courage d'attendre, l'horizon s'éclaircirait-il pour moi! mais je ne le vois point; je n'aperçois rien au-delà de ma douleur, je ne vois que ce qui m'entoure, mensonge, vanité, misères et désespoir!...

Tu te rappelles combien j'étais joyeuse en allant à ce bal; combien la nouvelle de cette fortune subite m'avait donné d'espérance! Elle aplanissait tous les obstacles qui me séparaient de lui. Alfred n'osait parler de moi à sa mère parce que j'étais pauvre, et qu'elle m'aurait refusée. Tout à coup

je devenais riche, et, loin de s'opposer à ce mariage, madame de Narcet elle-même l'aurait conseillé. Je ne prévoyais pas que rien pût désormais me séparer d'Alfred, et tu as vu comme l'idée de lui apporter la fortune qui lui manquait me rendait fière et joyeuse.

Agitée des pensées les plus riantes, j'arrivai à ce bal. — Oh, mon Dieu! quelle soirée!... C'est un cauchemar horrible dont l'image sans cesse me poursuit. Quel changement!... Lui que j'avais toujours vu si bon, si affectueux, si noble!... tout à coup froid, sec, léger, moqueur, fat, ridicule et méchant!... Et moi, qui venais à lui heureuse et dévouée! — je m'étais parée pour lui plaire.... il ne m'a pas regardée. Je venais lui offrir ma vie.... il m'a reniée!

Ah ! peut-être il n'aurait eu de regards que pour moi, s'il avait su que j'étais riche. Je n'avais qu'un mot à lui faire dire, et peut-être l'aurais-je vu aussi soigneux, aussi empressé près de moi qu'il l'était auprès de cette niaise héritière, qu'il m'a préférée. Je le croyais, hélas ! Cette conviction fut le plus amer de mes sentimens.

Et pourtant je me trompais ; — non, ce n'est pas une femme comme moi qui doit séduire un cœur que la vanité entraîne. Veux-tu savoir, Delphine, ce qu'il faut être pour se faire aimer, séduire les hommes, et les dominer ? — Il faut être sotté, vaine, fausse et flattense. Les hommes ne tiennent pas à ce qu'on les aime avec dévouement ; ils veulent qu'on les adore en aveugles : pour leur plaire, il faut feindre de les regarder comme infailibles, se moquer d'eux et faire semblant de les

admirer; leur dire qu'ils ont raison lorsqu'ils se trompent; vanter leur générosité quand ils sont avares, leur courage quand ils ont peur, leur fermeté quand ils hésitent; il faut paraître dupe et cacher qu'on les juge; se faire niaise et minaudière pour les rassurer; affecter de mesquines vanités, de folles prétentions; enfin toutes ces petites de femmes dont ils aiment à rire, afin de les maintenir dans cette foi précieuse en leur supériorité, qui leur permet d'aimer une femme comme un jouet qui les amuse, ou comme une esclave qui les adore.

Une femme qui a laissé entrevoir qu'elle pense est dès-lors traitée en ennemie. — Un vieux monsieur, dont j'ai oublié le nom, disait : « Méfiez-vous d'un domestique qui sait lire; il finit toujours par lire vos lettres. » Eh bien, les hommes traitent

avec la même défiance les femmes qui savent réfléchir : « Elles finissent toujours par nous juger », se disent-ils.

Où, il faut être fausse, car les hommes détestent la droiture dans le caractère d'une femme : trop de franchise les déconcerte; leur vie est si tortueuse, si pleine de mensonge; ils sont près d'elle comme une femme malhonnête devant une jeune fille, ils sont gênés, embarrassés; ils ont peur de leurs paroles, car ils ne peuvent rien dire sans la choquer. Les femmes supérieures, je ne dis pas d'esprit; — les femmes d'esprit sont souvent plus faibles que les autres; — les femmes supérieures de caractère, à l'âme élevée, à l'esprit net et pur, ressemblent à ces fleurs dont le parfum est si enivrant, que les cerveaux faibles ne peuvent le supporter; ainsi, pour plaire aux hommes, il faut des esprits terre-

à-terre, des fleurs menteuses et insignifiantes, aux couleurs vives, à l'odeur fade; des hortensias et des tulipes, — des femmes enfin, qui aient tout juste ce qu'il faut d'intelligence pour les tromper.

Corinne, sans doute, fut bien malheureuse, mais elle ne fut qu'à demi humiliée; d'abord le souvenir de sa gloire était une compensation à sa douleur; et puis cette jeune fille qu'on lui préférait était une rivale digne d'elle! Si Corinne avait pour elle sa renommée, Lucile avait sa candeur, sa jeunesse; et pour l'amour, qui vit de feu sacré, l'innocence vaut bien le génie.... Mais se voir préférer une femme laide!... mais être jeune, belle, pure, et se voir sacrifiée à une femme laide!... c'est une monstruosité que la vanité seule pouvait produire! — Une rivale qui n'a rien pour excuser l'amour, ni jeunesse, ni candeur, ni passion....

une femme froide et laide!.... comment pardonner un tel affront, que rien ne justifie? Encore, si elle s'était dévouée à lui, si elle l'aimait! Mais non; elle a grimacé pour lui plaire quelques jours dans un salon, devant quelques fats qui l'ont remarqué, et cela a suffi pour exalter une tête vaniteuse; cela a suffi pour causer ma mort!...

On peut combattre un amour sincère dans un cœur aimant : s'il me quittait pour une femme belle et aimable, je souffrirais, je pleurerais, mais je pourrais l'aimer encore, et même aussi me flatter de le ramener; mais un homme qui ne s'attache à une femme que parce qu'elle est capricieuse et duchesse, qui ne voit dans l'amour qu'une réputation d'élégance, et qui sacrifie à cela un sentiment vrai, n'est qu'un homme médiocre qu'on ne peut regretter, à qui je ne pourrai jamais plaire....

S'il m'a aimée un jour, c'est par mégarde ; car je n'étais pas ce qu'il cherchait.

Cette duchesse de.... est une personne si vulgaire ! Je suis sûre qu'elle sera très flattée de m'avoir fait mourir de chagrin.... Oui, Corinne fut moins à plaindre que moi.... Elle a, du moins, su accomplir sa destinée ; le feu de son âme a éclaté en génie ; il ne s'est point concentré dans son cœur pour le dévorer. — D'ailleurs ses sentimens exaltés étaient moins étouffés dans cette société d'Anglaises froides et sans idées, que les miens ne le sont dans le monde. Corinne, en Angleterre, était méconnue, ennuyée, mais elle restait elle-même ; son âme et son génie avaient encore pour eux la solitude ; elle pouvait rêver et prier. Les compagnons de son ennui la laissaient penser à son aise ; ils n'avaient pas la prétention de la comprendre ;

ils ne lui parlaient pas de ses idées pour les combattre ; ils ne lui demandaient pas les secrets de ses illusions pour les désenchanter. Les ennuyeux endorment le génie, et ne le dénaturent point ; mais le monde !... le monde !... il nous rend comme lui-même ; il nous poursuit sans cesse de son ironie , il nous atteint au cœur ; son incrédulité nous enveloppe , sa frivolité nous dessèche ; il jette son regard froid sur notre enthousiasme , et il l'éteint ; il pompe nos illusions une à une , et il les disperse ; il nous dépouille — , et quand il nous voit misérables comme lui , faits à son image , désenchantés , flétris , sans cœur , sans vertus , sans croyance , sans passions , et glacés comme lui , alors il nous lance parmi ses élus , et nous dit avec orgueil : « Vous êtes des nôtres , allez ! » Autrefois il fallait renoncer aux joies du monde pour entrer dans la solitude d'un cloître.... de même il faut dire adieu aux joies du

cœur pour entrer dignement dans le monde !... Et ceux pour qui ce sacrifice est impossible, dont l'esprit est désabusé, mais qu'une âme ardente tourmente encore; ceux que le monde a désenchantés, mais qu'il n'a point flétris; ceux-là font comme moi, ils meurent pour rester encore dignes, au moins, de la mission d'héroïsme qu'ils n'ont pas eu le courage d'accomplir.

Car, ne pense pas que je meure par amour !... Tu le croiras peut-être dans ta naïveté ! Oh ! que je voudrais me tuer par amour !... Mon dernier soupir serait encore une illusion ! Hélas, non ! ce n'est point parce qu'il me trahit que je me tue, c'est parce que, moi, je n'aime plus.... c'est parce que je sens la lèpre d'égoïsme qui me gagne à mon tour ; c'est parce que je ne veux pas vivre morte comme tous ces êtres que je méprise ; c'est parce que je ne

veux pas traîner, comme les autres femmes, une existence misérable; m'établir naïvement entre deux mensonges, prendre un mari pour le tromper, un amant pour le partager; élever mes enfans dans une religion dont je doute, et leur prêcher fausement des devoirs que je trahis; c'est parce que je ne puis être hypocrite à toute heure, parce que je ne puis m'avengler sur moi-même, et condamner les autres femmes, sans m'apercevoir qu'elles ne font guère plus mal que moi; c'est enfin parce que je garde encore le préjugé de l'honnêteté, et que je veux mourir avant de le perdre. — J'ai placé l'héroïsme dans une vie sans tache, parce que je ne pouvais le mettre dans les grandes actions. Ah! si je pouvais encore me dévouer pour une noble cause; si j'avais foi dans mon pays; si je pouvais, comme toi, m'écrier avec enthousiasme: « France! France! patrie!... » je voudrais vivre pour elle, pour assis-

ter à son avenir.... Mais je ne crois même plus à ce sentiment qui m'aurait fait vivre; je l'ai vue si ingrate cette patrie, et je la trouve maintenant si bourgeoise, si matérielle. Quand je pense que tous ces soldats que l'Empereur a sortis du néant ont renié son fils!... j'éprouve un découragement, un dégoût qui me fait douter de notre grandeur. — Il y a quelques mois pourtant, je l'avoue, un peu d'espoir était rentré dans mon cœur. Ces barricades, ces coups de fusil, ce tumulte, ce peuple si courageux et si bon, cet éclair d'enthousiasme véritable, dont le faux patriotisme a su profiter, avaient ranimé ma nature aventureuse. — J'avais entendu crier dans les rues : *Vive Napoléon III!* — A ce nom tout mon cœur s'était rallumé; je voulais me mêler au peuple; arborer le drapeau, délivrer l'aigle emprisonnée, proclamer mon frère; car, en dépit des lois du monde, je suis sa sœur. — Ma tête était exal-

tée... J'allais révéler ma naissance ; le feu concentré que j'éteins depuis ma jeunesse allait enfin éclater, j'allais soulager mon âme et déployer un seul jour en ma vie mon véritable caractère ; j'allais agir....

M. de Beaucastel entra tout à coup dans ma chambre : « Entendez-vous? lui dis-je. — Le canon? reprit-il en riant ; et qui ne l'entend pas? — Quoi! répondis-je avec impatience, vous n'entendez pas crier le peuple : *Vive Napoléon?* » Et je sautais de joie comme un enfant, en répétant : *Vive Napoléon!*

« Vous êtes folle, s'écria mon oncle ; cette joie est du plus mauvais goût ; vous compromettez votre mère par cette inconvenance. Dans votre position vous devriez vous taire : vous êtes folle »,

répéta-t-il ; et il s'éloigna en levant les épaules avec mépris.

Ces paroles me glacèrent. — Là, je reconnus encore cette fatale influence qui avait dénaturé mon cœur, cette voix du monde qui en arrêtait tous les nobles élans, et me criait sans cesse : « Ne fais pas cela ; prends garde, tu seras ridicule. »

Ainsi, mon enthousiasme, pendant ces jours de combats, se borna à recueillir deux blessés qui étaient tombés devant la porte ; et encore mon oncle me gronda-t-il beaucoup pour cet acte de pitié, qu'il appela une légèreté impardonnable. En effet, c'était une *inconséquence*, car l'un de ces blessés était officier dans la garde royale ; l'autre était un ouvrier imprimeur, et mon oncle se trouvait ainsi compromis dans les deux partis. — C'est

une chose bien singulière que le courage des gens du monde : jamais arrêtés par la crainte de risquer leur vie, et toujours retenus par de petites considérations; poltrons par leurs idées, et braves de leurs personnes; ne craignant point de s'exposer, tremblant toujours de se compromettre.... Mais, que m'importe d'avoir remarqué cela maintenant?.. Alfred est ainsi, faible et courageux.... le monde a séché son cœur. Peut-être reviendra-t-il un jour à la vie réelle, la vie d'affection.... mais je ne serai plus là pour lui répondre, car je n'ai pas le courage de l'attendre.... et puis, comment me pardonnerait-il de l'avoir jugé? Il s'est montré si misérable à mes yeux, qu'il doit se dire que je ne puis plus l'aimer.... Hélas! il a raison....

Adieu donc, puisque tout est fini pour moi!  
Adieu, toi, mon amie; toi seule qui ne m'aye point

désenchantée; toi qui m'as aimée, qui m'as comprise; toi pour qui je voudrais vivre, à qui je demande pardon de mourir! — Pleure-moi, si tu m'aimes, mais ne me plains pas; mon bonheur était impossible. Va! si quelque chose doit te consoler, c'est de penser que les seuls doux momens de ma jeunesse, je les ai dus à ton amitié; et, je l'avoue, ce que je regrette dans la vie, c'est notre gaieté, notre gaieté *quand même*; c'est ce bon rire de jeune fille qui se fait jour à travers les larmes, à travers les mille inquiétudes de l'avenir; cette chaste insouciance d'un cœur innocent, qui a tout au plus un ou deux rêves un peu hardis à se reprocher.

Oh! si l'amitié pouvait suffire à ma pensée, je resterais sur la terre pour rire avec toi; je crois que mon désespoir lui-même finirait par

nous amuser. Il y a des momens de crise vraiment risibles dans une passion aussi extravagante que la mienne. Je pense souvent à toi; tout à coup je m'admire avec indignation; je me rappelle ton enthousiasme pour ce que tu appelles *ma beauté*. Quand je regarde ces longs cheveux que tu trouves si admirables, quand moi-même je remarque l'éclat de mon teint et la pureté de mes traits, je m'indigne de n'être pas aimée!... Tu vas te moquer de moi, mais il faut que je te raconte la dernière folie qui m'ait fait sourire : Ce matin, en rentrant chez mon oncle, j'aperçus dans la rue deux jeunes gens qui me regardaient; l'un dit en me montrant : « Regarde donc, quelle belle femme! » Tu crois que cet éloge m'a flattée?... point du tout; il me révolta; je me sentis rougir de colère : malheur à moi! pensai-je avec amertume; — être admirée dans la rue par les passans, et n'être pas même regardée

dans un bal par lui.... que j'aime ! — Ces pauvres jeunes gens ! ils ne se doutent guère que cette femme dont ils admiraient l'élégance, la fraîcheur, le lendemain, serait immobile et glacée..... Ils croyaient parler à une vanité de coquette ; ils n'imaginaient point que leur franche flatterie ne troublait que des pensées de mort....

Cette rencontre m'a fait faire de singulières réflexions. Un compliment qui flatte cause une émotion pénible quand on va mourir. Peu s'en faut que cette circonstance insignifiante ait changé toutes mes résolutions.... Un moment je trouvai qu'il était fort ridicule à moi de me tuer ; qu'avec tant d'avantages c'était un crime impardonnable. Je me pris à rire de mon désespoir ; je pensai que la vie n'était pas toute dans l'amour ; qu'il y avait des émotions secondaires qui pouvaient se grouper dans le

cœur et le remplir ; je me dis qu'avec ma fortune je pouvais faire un très bon mariage, et vivre dans le monde avec agrément ; qu'en choisissant un honnête homme qui me guiderait de ses conseils, qui calmerait mon imagination un peu trop exaltée, qui me dirigerait dans la vie, je pourrais arriver à un bonheur négatif qui ne serait pas sans douceur. Je me composais une sorte de paradis de neige assez agréable ; mais, à mesure que ma pensée s'abandonnait à ces paisibles rêveries, je sentais l'ennui me gagner : ce bonheur-là m'apparaissait insipide ; j'aime encore mieux mon désespoir.

Une éducation distinguée a cela de barbare qu'elle rend le bonheur impossible. On nous a fait un besoin, une condition nécessaire des qualités les plus inutiles. Nous ne pouvons aimer un honnête homme s'il n'est, comme nous, distingué ; nous

voulons un cœur passionné et des manières élégantes ; nous voulons de la franchise et du bon goût ; c'est-à-dire que nous voulons la naïveté de la nature et la grâce de la *corruption* ; l'impossible, rien que cela. Aussi notre destin est-il toujours le même : toujours il nous faudra choisir entre un honnête homme qui nous ennuie et qui nous aime, et un élégant qui nous séduit et qui nous trompe : voilà notre destinée.... et voilà ce qui fait que je meurs ; c'est que j'ai deviné cela trop tôt.

La vie et le monde prennent un aspect étrange aux regards d'une personne décidée à mourir. J'ai fait plusieurs visites ce matin, et mes observations m'ont extrêmement amusée. — Je suis allée dire adieu tacitement à Joséphine, qui a toujours été bonne et gracieuse pour moi ; je l'ai trouvée au-

jourd'hui de fort mauvaise humeur, parce qu'elle n'ira pas demain au concert chez madame de L., qui ne l'a point priée. « Vous avez reçu votre billet d'invitation ? me dit-elle. — Oui. — Et vous irez ? — Non. — Pourquoi ? — Je ne pourrai pas y aller. — Par quelle raison ? — Parce que.... » je serai morte !... Je ne pouvais répondre cela. Aussi Joséphine ne comprend-elle rien à ma bizarrerie.

En sortant de chez elle, je suis allé voir M<sup>me</sup> H. ; elle était aussi fort contrariée parce que sa femme de chambre la quittait. De là, forces déclamations sur l'ingratitude des hommes en général, et des femmes de chambre. — Et tous ces cœurs froids osaient hardiment être malheureux pour si peu de chose devant moi, qui venais leur dire un adieu de mort.... Mais, toi, si j'avais été te voir, tu ne m'aurais parlé que de moi, de mes chagrins,

de mes projets ; je me serais troublée , je n'aurais pu paraître indifférente , et tu m'aurais arraché mon secret ; car , il est vrai , toi seule a de l'empire sur mon âme : mais , sois de bonne foi ; si tu n'avais que mon amitié sur la terre , suffirait-elle à ton bonheur ? hélas ! non . A notre âge il faut des sentimens passionnés , la maternité , l'amour ; il faut des douleurs animées . . . . L'amitié n'a pas assez d'orages ; elle ne peut suffire que pour les enfans et les vieillards .

Encore adieu ; je t'embrasse , Delphine , et te somme de tenir ta promesse : « Si tu as jamais la moindre aventure romanesque , me disais-tu , je la mets en vers ; prends-y garde . » — Chante donc ma mort , puisque c'est la seule aventure dont j'aie été capable . En écrivant ce poëme , tu penseras à moi ; c'est un souvenir , du moins , sur lequel je puis

compter. Allons, poète; à l'ouvrage!... Il y aura de belles réflexions à faire sur cette âme désenchantée qui s'exhale sans espérance, après avoir vécu sans religion. Il y a une belle satire à faire contre l'éducation mondaine, éducation sans principes, et cependant si pleine de préjugés. Courage, Delphine; je te laisse une belle tâche en partant.... mais pardon de cette plaisanterie cruelle; je t'afflige! pardon....

Je te dirai comme ton vieux ami M. G. : « Excusez mon griffonnage.... » — C'est le dernier.... Je t'embrasse.

Adieu! mille fois adieu!.... Demain, à cette heure.... où serai-je?....

*Napoline de P.*

Mademoiselle de R. a laissé un testament qui institue le comte Alfred de Narcet son héritier.

**POÉSIES DIVERSES.**



LE

Pêcheur de Sorrente.

A MADAME LA DUCHESSE DE NARBONNE.



Le Pêcheur de Sorrente.

SORRENTE, doux rivage,  
Espoir des matelots,  
Les parfums de ta plage  
Nous guident sur les flots.

Consultez les étoiles,  
Vous qu'attend le danger;  
Moi, je guide mes voiles  
Où fleurit l'oranger.

Ici mon toit de chaume  
A pour moi plus d'attraits  
Que le superbe dôme  
Du plus riche palais.

Pour la fleur du courage  
Va combattre, guerrier;  
Ma cabane l'ombrage  
D'un paisible laurier.

Que Nisida m'enchante!  
Qu'elle est blanche sa main!

Que sa voix est touchante,  
Quand elle dit : **Demain!**

Chacun cherche à lui plaire;  
Moi seul suis écouté :  
Tous craignent sa colère;  
Je ris de sa fierté.

Les filles de Sorrente  
Imitent ses atours,  
Son corsage amarante  
Aux lacets de velours.

Les bandeaux d'une reine  
Sont bien moins enviés  
Que les nattes d'ébène  
Qui tombent à ses pieds.

L'éclat d'une couronne  
Tenterait moins mes vœux  
Qu'un bouton d'anémone  
Caché dans ses cheveux.

Tous ces mets qu'on arrange  
Pour la table des rois,  
Valent-ils une orange  
Que partagent ses doigts ?

Rien ne me fait envie ;  
Tout réjouit mon cœur,  
Et j'ai fait de la vie  
Un long jour de bonheur.

Jamais je ne prolonge  
Les heures du sommeil ;

Il n'est point d'heureux songe  
Qui vaille mon réveil.

Je prie, et Dieu m'envoie  
Ce que j'ai désiré,  
Et c'est encor de joie  
Qu'un seul jour j'ai pleuré.

Ah! si Dieu, que j'adore,  
Au ciel m'a destiné,  
J'y veux choisir encore  
Tout ce qu'il m'a donné.

---



LE

Pêcheur d'Islande.



Le Pêcheur d'Islande.

ISLANDE, noir rivage,  
Dans l'Océan, perdu,  
Par l'effroi de ta plage  
Ton peuple est défendu;

Nul vainqueur sur tes cimes  
N'osa dresser son camp;  
Tes ports sont des abîmes,  
Et ton phare, un volcan!

Mon cœur, dans ces campagnes,  
Ne craint pas d'ennemis;  
Les hôtes des montagnes  
A mes lois sont soumis.  
Mon dard atteint sous l'onde  
Le tyran de nos mers;  
Un caillou de ma fronde  
Abat le roi des airs.

J'aime les précipices  
Où j'affronte la mort,  
Quand l'heure des délices  
M'attend sur l'autre bord;

Et je plains l'homme esclave  
Qui ne peut chaque jour,  
Par les dangers qu'il brave,  
Prouver tout son amour.

Elvina sut me plaire;  
J'avais mille rivaux,  
Et j'armai ma colère  
Pour des combats nouveaux :  
Mais, cachant en lui-même  
Un regret insolent,  
Chacun sait que je l'aime....  
Et l'admire en tremblant.

Quand mon bras la protège,  
Que j'aime les frimas!  
Que j'aime sur la neige  
L'empreinte de ses pas!

Les tapis de fougère  
M'offriraient moins d'attraits :  
Là, sa marche légère  
Sans traces passerait.

De vos fécondes gerbes  
Je ne suis point jaloux ;  
De vos pampres superbes,  
Français, enivrez-vous ;  
Vos chants, votre folie,  
Votre amère gâité,  
De ma mélancolie  
N'ont pas la volupté !

Qu'un vin brûlant vous livre  
A l'oubli du passé,  
Mieux que vous je m'enivre  
Du lait qu'elle a versé ;

Et ma coupe rustique  
Se change en vase d'or,  
Quand sa lèvre pudique  
En a touché le bord.

De vos bois solitaires  
Les ombrages trompeurs  
Valent-ils les mystères  
De nos blanches vapeurs?  
Là, ma joie inconnue  
Se cache à tous les yeux;  
Habitant de la nue,  
Je me crois dans les cieux!

---



LE

Rêve d'une jeune Fille.



## Le Rêve d'une jeune Fille.



Avez-vous quelques nouveaux vers à me dire ?

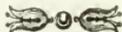
— Non ; je ne travaille pas depuis quelque temps.

— Cela est impardonnable.

— Eh bien, donnez-moi un sujet ; je le commencerai, si vous me promettez de le finir.

— Soit : *le Rêve d'une jeune Fille.*

CONVERSATION.



L'ALOUETTE, au matin répondant la première,  
S'élève du sillon pour héler la lumière ;  
C'est l'heure où, sur nos yeux, la langueur du sommeil,  
Prête à s'évanouir, lutte avec le réveil ;

Où les songes légers que l'aube fait éclore  
Se lèvent de nos cœurs, rians comme l'aurore ;  
Où déjà, transparens, nos rêves ne sont plus  
Qu'un fantôme animé de nos désirs confus !

J'avais laissé bien loin les écueils de la vie ;  
Je touchais à la rive, et voyais sans envie  
Mille fraîches beautés éclore en leur saison,  
A ce soleil, pour moi si bas à l'horizon !  
L'espoir qui les guidait, en les trompant sans cesse,  
N'était plus dans mon cœur qu'un parfum sans ivresse.  
Le mien, d'un monde à l'autre avait déjà monté ;  
Immuable, il planait dans l'immortalité !  
Mais un astre plus pâle, et dont l'éclat que j'aime  
Prête, comme la lune, un jour à la nuit même,  
Le souvenir, dorant les sentiers du lointain,  
Rappelait mes regards du côté du matin,

Et, ranimant pour moi de chères existences,  
De tombeaux en tombeaux me marquaient les distances.  
Mes regrets adoucis s'y posaient sans frémir.  
Ils dorment.... auprès d'eux j'irai bientôt dormir!  
Ces regrets qu'en marchant nous laissons en arrière,  
Ces vides que la mort fait dans notre carrière,  
Ces blessures du temps sont moins tristes le soir.  
On est plus près de l'heure où l'on doit tout revoir,  
Et chaque amour éteint, chaque amitié ravie,  
Semble un gage de plus qu'on jette à l'autre vie!

Mon front avec candeur portait ses cheveux blancs ;  
Je ne rougissais pas de ces traces des ans.  
Les vieux jours ont leur neige aussi qui les décore ;  
Le couchant d'un ciel pur n'en vaut-il pas l'aurore ?  
Chaque ride à mon front ajoutait un respect ;  
La majesté du temps parlait dans mon aspect ;

Les enfans à mon col aimaient à se suspendre,  
Montaient sur mes genoux, et pleuraient d'en descendre,

ALPHONSE DE LAMARTINE.

Car j'avais abdiqué le droit de les punir,  
Et mes tremblantes mains ne savaient que bénir.  
La jalouse beauté me voyait sans alarmes;  
L'amour me confiait son espoir et ses larmes.  
J'étais heureuse et vieille en mon vague sommeil;  
Bonheur pur.... qu'a détruit un rayon du soleil!  
Enlevée aux douceurs d'une paix mensongère,  
Soudain je vois des fleurs, une écharpe légère,  
Et des rubans d'azur, et des parures d'or,  
Que le soleil rendait plus brillantes encor;  
Puis ma robe de bal aux rideaux suspendue!...  
Et voilà ma jeunesse à ses ennuis rendue!

Que de soins fatigans pour être belle un soir !  
Briller est-il un but ? Plaire est-il un devoir ?  
Que je hais de ces soins l'importance futile,  
La parure si longue.... et peut-être inutile !  
Que je hais ces beaux ans follement enviés,  
Et tous ces vains plaisirs, si souvent expiés !  
Cet âge de l'espoir, ce printemps qu'on regrette,  
Ne promet que tristesse à mon âme inquiète.  
Jeune, — je sais déjà qu'en nos sombres destins  
Les beaux jours sont douteux, — les orages certains ;  
Que d'inutiles vœux nos âmes sont bercées,  
Qu'on nomme illusions mes plus douces pensées,  
Qu'il naît d'amers chagrins sous d'innocens plaisirs,  
Qu'il faut se défier de ses plus purs désirs !...  
Semblable au voyageur qui s'arrête.... et qui doute,  
Tremblante à chaque pas, je demande ma route....  
Il presse comme moi les ennuis du chemin,  
Les fatigues du jour, celles du lendemain.

Avant de commencer son dur pèlerinage,  
Il sait quels ennemis l'attendent au passage;  
Il prévoit les dangers qui vont le menacer,  
Les fleuves à franchir, les monts à traverser; —  
Il sait qu'il est des champs sans ruisseaux et sans ombre,  
Qu'il pourra s'égarer dans quelque forêt sombre;  
Qu'à l'heure du péril nul n'entendra sa voix,  
Que son bâton noueux se brisera vingt fois, !  
Et qu'il faudra souvent, dans ce voyage aride,  
Quitter ses compagnons, — et soupçonner son guide!...

Comme lui je m'afflige, et l'aspect du danger,  
Même avant le départ, vient me décourager;  
Ma jeunesse déjà, de crainte poursuivie,  
Calcule tristement la longueur de ma vie.  
Un si vaste avenir m'inspire de l'effroi;  
Tout ce que j'aime, hélas! doit mourir avant moi!

Peut-être qu'au foyer, me laissant solitaire,  
Je verrai mes amis dispersés sur la terre;  
L'un fuira loin de moi, par le sort emporté;  
L'autre, en mon désespoir mettra sa vanité.  
Mes compagnes, suivant des routes dangereuses,  
Peut-être m'oublieront — en devenant heureuses!...  
Peut-être que l'erreur, m'entraînant sans retour,  
Je deviendrai frivole et parjure à mon tour!...  
Ah! fuyons-le, ce monde où la candeur s'altère,  
Où le piège est sans nom, le mal involontaire.  
Dans ce séjour d'orgueil que trouverais-je, hélas!  
De perfides succès qui ne me flattent pas;  
Pour un moment d'amour, des haines éternelles;  
Des femmes au cœur tendre, et, par dépit, cruelles,  
Implacables vengeurs des triomphes d'un jour,  
Dont la rivalité — survit même à l'amour!...

Oh! oui, je donnerais ces trésors de mon âge,  
Ce vaisseau pavoisé pour un si long voyage,  
Sur une vaste mer, voguant avec effort,  
Pour un humble navire à l'abri dans le port....  
Cette idole nouvelle, aux sublimes oracles,  
Pour ma vieille patronne, aux incertains miracles.  
Je changerais ce voile et ces tissus de fleurs,  
Pour le manteau d'aïeule aux sévères couleurs;  
Et cette tête blonde à mes parens si chère,  
Pour leurs vieux cheveux blancs qu'on baise et qu'on révère :  
Je donnerais enfin l'espoir et ses trésors,  
Pour un beau souvenir — dans un cœur sans remords!

---

# Le Départ.

A M. A. DE L.



## Le Départ.

A M. A. DE L.



QUEL est donc le secret de mes vagues alarmes....  
Est-ce un nouveau malheur qu'il me faut pressentir?  
D'où vient qu'hier mes yeux ont versé tant de larmes  
En le voyant partir?

La nuit viut.... et j'errais encor sur son passage.  
Regardant l'horizon où l'éclair avait lui,  
Sur la route, de loin, je vis tomber l'orage,  
Et je tremblai pour lui.

J'aimais à contempler cette lueur ardente  
Qu'il voyait comme moi dans le ciel obscurci,  
A sentir sur mon front cette pluie abondante  
Qui l'inondait aussi.

J'allai, cherchant un être ému de ma souffrance,  
Interroger les yeux de son départ témoins....  
Mais lui!... n'était pour eux, dans leur indifférence,  
Qu'un voyageur de moins.

Nos amis m'attendaient au seuil de ma demeure;  
Je lus dans leurs regards un reproche jaloux.

« L'ingrate! disaient-ils; elle souffre, elle pleure,  
« Et ce n'est pas pour nous! »

Cependant, pour tromper son âme généreuse,  
J'ai caché ma douleur sous l'adieu le plus froid...  
Pourquoi de son départ être si malheureuse?...  
Je n'en ai pas le droit.

Quel est ce sentiment, ce charme de s'entendre,  
Qui, montrant le bonheur, le détruit sans retour...  
Qui dépasse en ardeur l'amitié la plus tendre...  
Et qui n'est pas l'amour?

C'est l'attrait de deux cœurs, exilés de leur sphère,  
Qui se sont d'un regard reconnus en passant,  
Et que, dans les discours d'une langue étrangère,  
Trahit le même accent.

Tels, voguant loin des bords d'une terre chérie,  
Deux navires perdus entre le ciel et l'eau,  
Reconnaissent leurs vœux, leurs destins, leur patrie,  
Aux couleurs d'un drapeau.

Noble et sainte union, en délices fertile!...  
Pour nos cœurs fraternels, rêvant le même bien,  
Le champ de la pensée est un commun asile,  
Et la gloire, un lien.

On parle à son ami des chagrins de la terre;  
On confie à l'amour le secret d'un instant;  
Mais, au poète aimé, l'on reedit sans mystère  
Ce que Dieu seul entend!

---

A Madame

LA MARQUISE DE LA BOURDONNAYE.



A MADAME

La Marquise de La Bourdonnaye.



EN vain vous m'honorez d'un peu de jalousie ;  
Un si flatteur soupçon, hélas ! ne m'est pas dû ;  
J'en conviens, dans l'orgueil dont mon âme est saisie,  
Aux plus hardis succès j'ai souvent prétendu.

L'obstacle, les dangers, enflammaient mon audace ;  
J'aurais vu sans effroi le tumulte des camps :  
Sans effort j'ai gravi des montagnes de glace ,  
Et mes pas ont foulé la cendre des volcans.

J'ai vanté la clémence aux princes de la terre ;  
La crainte d'un dépit ne m'arrêta jamais.  
Plus courageuse encor, par un conseil austère,  
J'osai déplaire un jour à celui que j'aimais !

Ma voix, de parjure incapable,  
Sut au pouvoir dire la vérité,  
Et dépeindre un amour coupable  
En conservant sa pureté.

Aux vertus des méchans j'ai refusé de croire ;  
A ceux qui la causaient j'ai caché ma douleur :

De ceux que frappait le malheur  
Ma lyre osa chanter la gloire !

Par de pieux transports, mon génie entraîné,  
Imita du Seigneur la divine parole :  
On me reçut poète au pied du Capitole  
Où le Tasse fut couronné!...

Et cependant il est des rocs inaccessibles  
Où mes pas se sont arrêtés,  
Et des triomphes impossibles  
Que mon orgueil n'a point tentés.

Ainsi, malgré l'élan de cet orgueil extrême,  
Jamais je n'ai voulu, défiant l'aigle même,

176 A M<sup>ME</sup> DE LA BOURDONNAYE.

M'élancer avec lui dans l'espace des cieux,  
Ni marcher sur les flots d'un pas audacieux!...  
Ni séduire un cœur — qui vous aime!...

Paris, 1828.



Corinne, aimée.



Corinne, aimée.



IL m'aime !... ô jour de gloire, ô triomphe, ô délire !  
Tout mon cœur se réveille, et je reprends ma lyre ;  
Je suis poète encore, — et veux que l'univers  
Devine mon bonheur à l'éclat de mes vers ;

Je veux pour le chanter, m'enivrant d'harmonie,  
Au feu de son amour allumer mon génie;  
Oui, je veux dans la lice, atteignant mes rivaux,  
Justifier son choix par des succès nouveaux,  
Et, digne de le suivre en sa noble carrière,  
Suspendre à ses lauriers ma couronne de lierre.

Par d'amères douleurs, si long-temps éprouvé,  
Mon cœur trouve en un jour tout ce qu'il a rêvé;  
Lui seul pouvait me plaindre, et comprendre mon âme,  
Lui seul pouvait aimer la gloire d'une femme!  
Le riche, dans le temple assis avec orgueil,  
Permet à l'indigent de prier sur le seuil;  
Le monarque adoré que le pouvoir enchante  
Se montre-t-il jaloux de la voix qui le chante?  
Non; — et celui qui règne au milieu des combats,  
Qui, d'un mot, peut changer le destin des États,

Qui, d'un pas triomphal, marchant vers la conquête,  
A guider son vaisseau fait servir la tempête,  
Et, calme, aux astres seuls demande son chemin;  
Qui, pénétrant les cœurs d'un regard plus qu'humain,  
Évoque la pensée, et traduit la parole;  
Héros, de ses soldats la terreur et l'idole;  
Qui, vers un noble but sans cesse s'élevant,  
Est pour la jeune muse un poëme vivant!...  
Celui qui s'illustra par des succès sans nombre,  
D'un regard protecteur verra grandir à l'ombre  
Un modeste laurier encor baigné de pleurs,  
Dont une faible main ne choisit que les fleurs.  
Des vers à sa compagne il permettra l'ivresse,  
Car l'inspiration redouble sa tendresse.  
C'est à lui qu'elle parle en son enchantement;  
Chacun de ses accords est un noble serment.  
Dans ces yeux inspirés que le vulgaire admire,  
Il ne voit qu'un regard qui le cherche et l'attire;

Cette main, sur le luth habile à moduler,  
Est la main qu'en la sienne il a senti trembler ;  
Cette voix, que les vers rendent grave et sonore,  
Pour lui n'est qu'un soupir, un accent qui l'implore.  
Dans sa fragile gloire il ne voit qu'un danger,  
Et, quand chacun l'envie, — il court la protéger!

Ah! ce sont d'autres cœurs que la gloire sépare!

Mais, dans ces vœux d'orgueil d'où vient que je m'égaré?  
Pourquoi les désirer, ces triomphes d'un jour?  
Est-il donc un succès plus beau que son amour?  
L'orgueil de l'enchaîner suffit à ma mémoire;  
Son bonheur désormais sera toute ma gloire;  
Sous un reflet — mon front sera plus radieux :  
Le lac de nos vallons éblouit plus les yeux,  
Quand le disque du jour dans ses flots vient se peindre,  
Que le phare des mers, qu'un souffle peut éteindre; —

L'écho, qui de la lyre ose imiter les chants,  
A de plus nobles sons — que la flûte des champs;  
La brise, qui se joue au front des lis superbes,  
A de plus doux parfums que le bluet des gerbes....  
Et moi, pour mieux briller, je m'efface aujourd'hui.  
Gloire, succès, bonheur, je tiendrai tout de lui;  
Et mon ambition, pour seule renommée,  
Est que l'on dise un jour : Corinne en fut aimée!



Le présent, l'avenir, pour moi tout est changé;  
Du poids de ses regrets mon cœur est soulagé.  
Il n'est plus, ce tourment dont j'étais poursuivie :  
Un horizon d'espoir environne ma vie!...  
D'un constant souvenir j'aime à subir la loi;  
C'est un secret brûlant que je porte avec moi.

Ce bonheur, dont je suis doucement oppressée,  
Comme un parfum des cieux enivre ma pensée.  
Tout m'enchanté à présent, le silence et le bruit,  
L'éclat d'un jour serein, les ombres de la nuit;  
Je brave la retraite et sa langueur profonde,  
Et l'uniformité des vains plaisirs du monde.  
Pour celle qu'un doux rêve accompagne en tous lieux,  
Il n'est plus d'importuns, il n'est plus d'ennuyeux.  
Un long récit me plaît; — sans effroi je l'endure,  
Et je rêve à ce bruit comme au plus doux murmure.  
Je subis des pédans les fatigans débats;  
Je ris de leurs bons mots, — que je n'écoute pas :  
C'est l'innocent moyen que mon adresse emploie.  
Ah! le rire, souvent sert à cacher la joie!

Et cependant, promise au plus bel avenir,  
Mon front est pâle encor d'un triste souvenir;  
Les traces de mes pleurs ne sont point effacées;

Mon cœur palpite encor de ses craintes passées....  
On sourit avec peine après de longs malheurs,  
Et tout dit que ma joie est née au sein des pleurs.  
Tel l'indocile enfant que pardonne une mère,  
Oublie en sa gaité sa douleur éphémère;  
Il joue, — et cependant son visage enfantin  
Est pâle encor le soir des troubles du matin;  
Son maintien, moins hardi, reste empreint de tristesse;  
Ses chants ont moins d'éclat, ses pas moins de vitesse;  
Et, des pleurs essuyés ses yeux encor brûlans,  
Son rire, entrecoupé par des soupirs tremblans,  
Sa voix émue encor des lointaines alarmes,  
Tout, dans ses jeux, trahit un jour entier de larmes.

Oh ! combien j'ai souffert avant ces doux momens !  
Que de nuits sans sommeil, d'affreux pressentimens !  
Mais aujourd'hui mon cœur chérit ses craintes vaines,  
En le voyant sourire au récit de mes peines.

L'obstacle est un rempart ; alors qu'on le franchit ,  
De tous les maux passés le bonheur s'enrichit.

Ainsi, le vieux soldat rentré dans sa patrie

Contemple avec amour sa blessure guérie ,

La montre à ses enfans comme un noble trésor ,

D'un reste de douleur aime à souffrir encor ;

Des jours de grands combats il raconte l'histoire ,

Et chaque cicatrice a son nom de victoire ;

De ses fils avec joie il excite les pleurs ,

Et lorsqu'un ciel changeant ramène ses douleurs ,

« Oh ! dit-il en riant d'un facile courage ,

« Ma balle d'Austerlitz nous annonce l'orage. »

Ainsi, mon cœur joyeux aime à se rappeler

Les chagrins dont un mot a su me consoler ;

Et, dans ce souvenir, trouvant de tristes charmes ,

Ose croire au bonheur — payé par tant de larmes !

Désenchantement.



### Désenchantement.



ADIEU, — ne blâmez point mon exil volontaire ;  
Le monde et ses flatteurs ne m'offrent plus d'attraits.  
Qu'importe un vain éclat ? — Pour l'âme solitaire,  
Chaque plaisir est un regret.

Un triomphe isolé ressemble au météore  
Dont l'éclat fugitif brille un moment — et fuit.  
Dans le vide d'un cœur la gloire est trop sonore....  
    Sans écho, sa voix n'est qu'un bruit.

Misérable destin! — Quoi! vivre sans son âme,  
Méconnaître l'amour, et toujours le rêver;  
Parler, sans s'émouvoir, un langage de flamme;  
    Peindre un bonheur, sans l'éprouver!

Dans l'ivresse des vers, lorsque ma voix flexible  
Modulait des accords que le monde admirait,  
Mon cœur indépendant restait seul insensible  
    Aux chants d'amour qu'il m'inspirait.

Ainsi; lorsque les mers balancent son image,  
Font trembler ses rayons sur les flots furieux,

L'astre pâle des nuits, insensible à l'orage,

Reste immobile dans les cieux!...

J'ai vu tous ces heureux que le plaisir entraîne,

Dont le regard est tendre — et le souris moqueur :

L'un d'eux m'offrit l'attrait d'une brillante chaîne,

Mais il n'entendait pas mon cœur.

L'espoir de m'inspirer avait pour lui des charmes ;

L'éclat de ma douleur flattait sa vanité,

Et, pour son cœur léger, tout le prix de mes larmes

Était dans leur célébrité.

Ce n'était point ainsi, pour charmer ma souffrance,

Que parlait à mon cœur le fantôme adoré ;

Ce n'était point celui, qu'en mes jours d'espérance,

Un songe heureux m'avait montré!

Image sans modèle ! idéal de ma vie !...  
De loin je t'appelais , et je volais vers toi ;  
Dès mes plus jeunes ans en vain je t'ai suivie !...  
    Tu fuyais toujours devant moi.

Les grâces de l'enfance animaient mon visage ,  
Mais ses jeux ne savaient déjà plus me charmer ;  
Et, triste, devinant le bonheur d'un autre âge ,  
    Je voulais vieillir pour aimer.

Et je n'ai point connu cette joie enivrante  
Qu'à mes vœux innocens promettait l'avenir ;  
Dans le passé désert, en vain mon âme errante  
    N'a qu'un rêve.... pour souvenir !

Est-il dans nos forêts d'assez sombres demeures  
Pour voiler à mes yeux les clartés d'un long jour ?

Quel assez lourd beffroi peut mesurer les heures  
D'une jeunesse.... sans amour?...

Nul objet ne distrait mon regard qui sommeille;  
Nul ordre ne m'arrête.... ou ne me fait agir;  
Nul pas ne me conduit, — nul accent ne m'éveille;  
Pas un nom ne me fait rougir!

Lorsque, de son tombeau levant la froide pierre,  
Une ombre vient errer dans l'absence du jour,  
Elle gémit; son âme attend une prière  
Pour monter au divin séjour;

Moi, comme elle, implorant une voix généreuse,  
J'erre dans la tristesse et dans l'isolement;  
Et comme elle, ici-bas, j'attends, pour être heureuse,  
La prière d'un cœur aimant!



LE

**Bal des Pauvres.**

IMPROVISATION.



## Le Bal des Pauvres.

IMPROVISATION.



GLOIRE AUX cœurs généreux inspirés par l'aumône,  
Qui, nous associant aux largesses du trône,  
Et volant au secours du malheur abattu,  
Ont montré des Français la plus belle vertu!

Long-temps de cette fête on redira l'histoire ;

Le riche et l'indigent béniront sa mémoire.

Quel luxe ! quel éclat ! — Ce soleil de cristal ,

Ces diamans , ces fleurs , ces feuillages de lierre ,

Ces panaches légers , flottant sous la lumière ,

Semblaient réaliser un songe oriental.

Tous les cœurs s'enivraient de la même harmonie ;

Tous partageaient l'éclat d'une bonne action.

Ah ! de l'éternelle union

Était-ce la cérémonie ?

Mon cœur érau sentit , à ce brillant aspect ,

D'un orgueil tout français les nobles jouissances ;

J'admirai dans ma joie , avec un saint respect ,

Cette fraternité de toutes les puissances ;

La noblesse des rangs , la noblesse des arts ,

Les soutiens novateurs d'une riche industrie ,

Mêlés à ces guerriers, honneur de la patrie ,  
Dont l'Europe soumise a vu les étendards ;  
Et cette autre puissance, habile, enchanteresse,  
Ces femmes dont la grâce est une autorité,  
Qui venaient d'employer leurs charmes, leur adresse,

A demander la charité ;

Ce prince, rayonnant de bonheur, d'espérance,  
Qui n'a jamais souffert, et qui plaint la souffrance !

De nos plaisirs combien il triomphait !

Son nom retentissait dans la foule ravie :

A peine il entre dans la vie,

Son premier pas est un bienfait.

Observant de chacun la bienveillance active,

Je prêtai aux discours une oreille attentive ;

J'aimais des étrangers les éloges flatteurs :

« Paris, se disaient-ils, est une ville heureuse,

« De pouvoir, en un jour, être si généreuse,  
« Et compter tant de bienfaiteurs. »

Et moi, fière de voir tout ce peuple de frères,  
Ces intérêts rivaux et ces partis contraires,  
Que l'exemple royal avait su rassembler,  
Je disais : « C'est en vain qu'on cherche à nous troubler,  
« Ce charitable jour est plus qu'un jour de fête ;  
« C'est un présage heureux, un destin qui s'apprête.  
« Au nom du bien de tous nos débats vont finir :  
« Ces partis opposés, qu'un même honneur enflamme,  
« Bientôt, comme aujourd'hui, viendront se réunir »,  
Et je sens, à l'espoir dont s'inspire mon âme,  
Qu'en chantant ce beau jour, je parle d'avenir.

Paris, 18 février 1850.

---

A Mademoiselle de \*\*\*.



A Mademoiselle de \*\*\*.



Est-il bien vrai? — c'est à vous que je dois

Ce grand honneur dont je suis alarmée;

Est-ce vous qui m'avez nommée

Au plus important des emplois?

La Mode est souveraine, et veut qu'on la révère;  
Mais je n'approche point de son brillant séjour,  
Et m'admettre sans droits à sa frivole cour  
N'est-ce pas me donner une leçon sévère?  
Quoi! voudrait-on punir ma naissante fierté  
De ses prétentions à l'immortalité,  
Et me dire : « Vos vers du temps sauront l'injure,  
« Votre couronne aura le sort d'une parure :  
« Ce beau règne de muse est tout près de finir;  
« Les succès de faveur n'ont qu'un jour d'avenir;  
« Et cette gloire enfin, que vous rêviez si belle,  
« Est fille de la Mode, et passera comme elle. »

Non, je dois refuser; il ne m'appartient pas  
De proclamer vos lois, de régler vos débats;  
Moi, l'écho de la mode et de sa fantaisie,  
Condamner un bouquet, proscrire une couleur!...

Moi qui ne sais juger de l'éclat d'une fleur

Que par la main qui l'a choisie!

Ah! si je l'acceptais, cet élégant fauteuil,

De plus d'un orateur j'offenserais l'orgueil;

J'oserais préférer la grâce à l'opulence,

Les dons de la nature aux prestiges de l'art,

Et ma sonnette, sans égard,

A la sottise imposerait silence.

Je perdrais en un jour ma popularité;

L'esprit, là comme ailleurs, serait ma seule idole,

Et, dans ma partialité,

Vous auriez toujours la parole.

---



Je n'aime plus.

ÉLÉGIE.



Je n'aime plus.

ÉLÉGIE.

O vanité du cœur ! faiblesse misérable !  
N'est-il donc ici-bas nul sentiment durable ?...  
Ne pouvant s'honorer par un constant malheur,  
L'homme voit tout finir, tout, jusqu'à sa douleur !

Et le souffle du Temps, en sa rapide course,  
Des pleurs les plus amers peut dessécher la source!...

Eh, quoi! tant de tourmens, tant de vœux superflus!  
Moi qui l'ai tant pleuré!... moi!... je ne l'aime plus!  
Le cruel pouvait seul détruire son ouvrage;  
Faut-il que le mépris ait lassé mon courage!...  
Un mot a dissipé le charme de mes jours;  
Pour lui je ne vis plus.... et j'avais dit : « Toujours!... »

Ah! pensais-je, il faudra que les mondes périclent  
Avant que, dans mes yeux, les larmes ne tarissent;  
Les échos seront sourds, les vents silencieux,  
Les vagues cesseront de réfléchir les cieux,  
La mer ne sera plus qu'un long désert de glace,  
Avant que, dans mon cœur, son image s'efface!...

Hélas ! il est donc vrai, ce cœur désenchanté  
Ne voudrait plus d'un bien qu'il a tant souhaité !  
A quel nouvel amour, à quel vœu puis-je croire,  
Quand celui que j'aimais a fui de ma mémoire ? ...  
Si, par de vains regrets, mon esprit captivé,  
Se le rappelle encor tel que je l'ai rêvé,  
— D'un faible souvenir passagère puissance, —  
Ce prestige est bientôt détruit par sa présence !  
En vain il veut encor m'émouvoir aujourd'hui ;  
A mes yeux dessillés il n'a plus rien de lui.  
De l'amour dans mon cœur rien n'a gardé l'empreinte ;  
Je le revois sans trouble, et lui parle sans crainte ;  
Je ne sais même plus, hélas ! comme autrefois,  
Dans la foule, de loin, reconnaître sa voix.  
Ses prières, ses vœux n'ont plus rien qui m'engage ;  
Mes regards ont des siens oublié le langage....  
Tel qu'un jeune guerrier, promis au plus beau sort,  
Dans l'ardeur des combats, tombe frappé de mort,

Éteint pour la douleur, éteint pour l'espérance,  
Mon cœur fut tout à coup frappé d'indifférence!...

Oh! voilez à mes yeux cet horizon désert,  
Ou rendez-moi, mon Dieu, tout ce que j'ai souffert!  
Dans mon âme du moins, de tourmens poursuivie,  
La douleur et l'amour faisaient sentir la vie!...  
J'éprouvais tant d'orgueil de mes regrets constans!  
Mes yeux étaient si fiers d'avoir pleuré long-temps!  
Je disais : « Ah! du moins, si, dans son jeu barbare,  
« Sur la terre des pleurs le destin nous sépare,  
« La même tombe, un jour, saura nous réunir! »  
Et mon désespoir même était plein d'avenir!...  
Confiante en mes vœux, la mort me semblait belle!  
Maintenant, à l'espoir ma piété rebelle,  
Hélas! ne trouve plus un désir à former;  
Je perds plus que la vie en cessant de l'aimer.

Du repos éternel redoutant le mystère,  
Je vois avec horreur un trépas solitaire;  
Mon inconstance enfin, me remplissant d'effroi,  
Sur l'immortalité vient d'ébranler ma foi;  
Et, brisant les liens d'un souvenir si tendre,  
Me fait douter des cieux où j'espérais l'attendre!...

Villiers-sur-Orge, 29 septembre 1828.





**Mathilde.**



Mathilde. <sup>1</sup>



C'ÉTAIT dans les beaux jours de l'ère des combats ;  
C'était à cette époque où la gloire était reine ;  
Quand, sur les monts glacés, sous les brûlans climats,  
Planait notre Aigle souveraine.

<sup>1</sup> Une Nouvelle intitulée *Émile*, publiée il y a plusieurs années, a fourni le sujet de cette élégie.

Cent beautés des héros accueillaien le retour.  
La gloire.... c'était l'or, la vertu, la noblesse;  
Les femmes ne voyaient, fières de leur amour,  
Qu'un succès dans une faiblesse.

De cette cour brillante, en franchissant le seuil,  
La plus sage suivait un dangereux modèle :  
Tendre, elle devenait coquette par orgueil,  
Et, par élégance, infidèle.

Né d'un de ces amours, liens sans avenir,  
Un enfant, en secret, s'éleva pour les armes,  
Chéri de ses parens, qu'il devait trop punir  
De sa naissance, par ses larmes.

De soins mystérieux on savait l'entourer;  
Mais, triste et solitaire au sein de l'opulence,

S'il demandait quel nom il devait implorer,

On gardait un fatal silence.

Parfois, dans sa retraite, un guerrier triomphant

Venait guider d'un mot sa tendresse trompée,

Et se plaisait à voir aux mains du faible enfant

Son panache et sa lourde épée.

Mais ces soins ont duré le temps de nos succès :

Le vieux manteau de cour vint remplacer l'armure ;

L'héritier de nos rois revit le sol français ,

Et l'orgueil changea de parure.

La cour, d'un chaste hymen imposait le lieu ;

Le guerrier se choisit une épouse chérie :

En ce temps la vertu devenait un maintien ,

La prière, une flatterie.

Son épouse était jeune et belle, et ses aïeux  
Remontaient au berceau de notre vieille histoire;  
Alors on repoussa bien loin de tous les yeux  
L'obscur enfant des jours de gloire.

Dans le hameau du pauvre à vivre condamné,  
N'accusant que le sort de sa dure misère,  
Et se voyant, hélas! si jeune abandonné,  
Il pleurait la mort de son père.

Tandis qu'aux pieds des rois le courtisan guerrier  
Invoque l'Éternel, vainement le supplie  
D'accorder à ses vœux un fils, un héritier  
Semblable à celui qu'il oublie!

Mais il grandit; — enfin il connut son vrai nom;  
Il sut reconquérir un droit qu'on lui renie.

Ah ! dans les nobles cœurs aigris par l'abandon ,  
Le désespoir est du génie !

Je le vis. — Des plus fiers l'estime l'honorait ;  
Les femmes , devenant son ange tutélaire ,  
De la tendre pitié que son sort inspirait  
Se faisaient un droit de lui plaire.

Que j'aimai ce front calme.... et ce cœur agité,  
Et, par tant de malheurs, sa jeunesse ennoblie,  
Ce mélange de grâce et de sévérité,  
D'esprit et de mélancolie !

Au monde avec courage il déroba ses pleurs ;  
Moi, je les devinai sous sa fierté frivole ;  
Je dis : « L'amour coupable a causé ses malheurs :  
Oh ! qu'un amour pur le console !... »

Et mon cœur fut à lui!... — Par mes soins assidus,  
D'un père il retrouva la tendresse ravie ;  
Maintenant je les vois l'un à l'autre rendus....

Il est de beaux jours dans la vie!

Son père!... il rêve en lui l'espoir de ses vieux jours.  
En se voyant chéri, le remords l'abandonne,  
Et, dans sa joie, il croit avoir aimé toujours  
L'enfant délaissé qui pardonne.

Villiers-sur-Orge, juin 1831.

# La prise d'Alger.

*TE DEUM.*



La prise d'Alger.

*TE DEUM.*



GLOIRE à toi, Dieu puissant, Dieu qui bénis nos armes !  
De lis et de lauriers décorons le saint lieu :  
En hymne de bonheur changeons nos cris d'alarmes ;  
    Nous sommes vainqueurs ; — gloire à Dieu !

O délire ! ces temps si chers à notre histoire,  
Ces beaux jours de triomphe, ils reviennent encor ;  
Les soldats d'Austerlitz, de notre vieille gloire,  
N'ont pas épuisé le trésor.

Tous les fléaux, d'Alger défendaient les murailles ;  
Un soleil implacable embrasait notre camp,  
Et la terre complice, en ses noires entrailles,  
Cachait un factice volcan.

Nos marins combattaient les écueils et l'orage ;  
La foudre se mêlait aux éclairs de l'airain ;  
Mais, pour eux, la tempête est un heureux présage,  
Un souvenir de Navarin.

On débarque — et l'Arabe a mordu la poussière :  
Le dey rallie en vain ses bataillons épars.

Celui qui des Français insulta la bannière

La voit flotter sur ses remparts.

O mystères du sort ! ô volonté suprême !

Un Français dans nos murs amena l'étranger ;

On l'appela transfuge.... et cet homme est le même

Que Dieu choisit pour nous venger.

A l'amour de nos Rois sa valeur asservie

Voyait dans leur retour un gage de bonheur,

Et, pour eux, il fit plus que de donner sa vie,

Guerrier, il donna son honneur !

Faisant, d'un nom maudit, un souvenir qu'on aime,

La victoire lui jette un éclatant pardon ,

Et, du pur sang d'un fils, le glorieux baptême

Lave la tache de son nom.

Français, de tous vos cœurs qu'un noble orgueil s'empare.  
D'un drapeau triomphant qu'importe la couleur?  
S'il fait fuir l'ennemi, qu'importe qu'il se pare  
D'un aigle — ou d'une blanche fleur?

Ne troublons point des jours rendus à l'espérance ;  
Fions-nous à nos droits, qu'on ne peut nous ravir.  
Ce Roi qui sait donner tant d'orgueil à la France  
Ne peut songer à l'asservir.

Soyons amis. — Un peuple instruit par la victoire  
Ne voit dans un succès qu'une grande leçon.  
Dans le siècle des lois, le flambeau de la gloire  
Est un guide pour la raison.

Gloire à toi, Dieu puissant, Dieu qui bénis nos armes!

De lis et de lauriers décorons le saint lieu.

En hymne de bonheur changeons nos cris d'alarmes.

Nous sommes vainqueurs ; — gloire à Dieu !

Villiers-sur-Orge, le 11 juillet 1830.





Repentir.

1000000000

Repentir.



DANS ma froide raison rempli de confiance,  
J'avais dit : « Nul amour ne saura m'enflammer » ;  
Et dès-lors j'excellai dans l'aride science  
De plaire — sans aimer.

Près des femmes mon cœur sut feindre la tendresse ;  
Je devins, composant ma voix et mon regard ,  
Jaloux avec fureur, timide avec adresse ,  
Et simple, à force d'art.

Mais l'amour peut glacer la voix qui le blasphème.  
Contre un doute mortel aujourd'hui je combats :  
J'ai profané l'amour!... et la seule que j'aime,  
Hélas! ne me croit pas!

Tout lui paraît un jeu ; mes soupirs, mon silence :  
Je prie, — elle se tait ; je me plains, — elle rit.  
Ma colère, à ses yeux, n'est que de l'éloquence ;  
Mon amour — de l'esprit !

O trop juste supplice ! ô trahison punie!...  
Mon cœur désespéré demande chaque jour

Un mot à la douleur, un accent au génie,  
Pour attester l'amour.

Mais, hélas ! le bonheur s'apprend par l'espérance ;  
L'œil reconnaît de loin un objet souhaité ;  
Elle ne peut trouver qu'en son indifférence  
Tant d'incrédulité !

Ah ! si son jeune cœur du mien rêvait l'empire ,  
Elle en croirait mes vœux, mon regard, mon accent.  
L'amour cherche l'amour, et, dans ce qu'il inspire,  
Reconnait ce qu'il sent.

Paris, 1830.





# Improvisation.



## Improvisation.



Priez-le bien ; faites que M. de L. dise  
des vers ce soir.

JE chanterai pour lui, puisque ma voix l'inspire ;  
Mais prétendre imiter ses sublimes accords ,  
Sa tristesse rêveuse et ses nobles transports ,  
N'est pas l'ambition où mon orgueil aspire.

Que dirais-je après lui? — Je retrouve en ses vers  
Les maux que je prévois et ceux que j'ai soufferts.  
Sa muse a révélé tous les secrets de l'âme,  
Les tourmens du mortel que le génie enflamme,  
Les saints pressentimens des destins à venir,  
Et d'un bonheur passé le pesant souvenir.  
Il a chanté l'espoir d'un cœur pieux et tendre,  
Ses troubles, ses langueurs, ses purs ravissemens.  
Hors le charme divin qu'on éprouve à l'entendre,  
Il a dépeint tous les enchantemens.

Mais si, de son vol solitaire,  
Nul ne peut imiter l'élan audacieux,  
De mes regards le suivant dans les cieux,  
Je puis du moins l'appeler sur la terre.  
Ah! que ma voix attire ses accens,  
Qu'il cède à ma prière!... et je change de gloire!...

J'abandonne à l'oubli mes accords impuissans,  
Et, désormais, libre d'un vain encens,  
Ses vers seront mes droits au temple de Mémoire.  
Semblable au doux regard qui précède l'aveu,  
A la douce lueur qui devance le feu,  
Au chant de l'alcyon qui promet le rivage,  
Du bonheur qu'on attend je serai le présage.  
Heureuse et fière encor si je puis ressembler  
A la Sibylle, dont la lyre  
Exhale un son plaintif sans savoir moduler,  
Mais dont le solennel délire  
Annonce à tous que le Dieu va parler!...

Paris, juin 1829.



# Les Sermons.

HOMMAGE AUX TROIS ÉCOLES.



## Les Sermens.

HOMMAGE AUX TROIS ÉCOLES.

O mémorable exemple, ô vain serment d'un roi,  
Accueilli par l'espoir et dicté par la foi!  
Discours de loyauté qu'un vil flatteur altère,  
Serment qu'on peut trahir en se croyant sincère,

Charles t'a prononcé jadis avec ferveur  
Sur le livre divin, sur la croix du Sauveur !  
J'ai redit le serment de ce roi légitime ;  
Prophétique aleyon, j'ai chanté sur l'abîme.  
En vain ma faible voix a voulu l'avertir ;  
Comme la vérité, l'erreur eut son martyr.  
Des traîtres, de son âme égarant la noblesse,  
Ont su changer en crime une heure de faiblesse !  
Accordez votre luth, poètes, mes rivaux ;  
Chantez un nouveau règne et des sermens nouveaux.  
Pour moi, je tremble encor des récentes alarmes,  
Et, sur la royauté, je n'ai plus que des larmes.

Je sais que le monarque en nos murs proclamé,  
Aux plus saintes vertus se montre accoutumé ;  
Qu'il chérit la justice et prodigue l'aumône ;  
Mais l'ombre et les écueils environnent le trône....

Tout voile peut servir aux desseins corrupteurs ;

Toutes les faussetés n'ont pas été proscrites.

Le Peuple aussi peut avoir ses flatteurs,

La Liberté, ses hypocrites !

Mais vous, jeunes Français, notre honneur, notre espoir,

Vous à qui ce grand peuple est fier de tout devoir,

Héros encor parés des grâces de l'enfance,

Qu'il vit en un seul jour grandir pour sa défense,

Vous n'avez rien promis, ni foi, ni dévouement ;

Votre sang répandu.... voilà votre serment !

Vous ne trahirez pas la promesse sublime,

Vous qui le commandiez ce peuple magnanime,

Conquérant sans orgueil, et vengeur sans excès,

Réduit par le malheur à vaincre des Français ;

Qui sut, de son outrage écartant la mémoire,

S'arrêter de lui-même au seul cri de victoire !

Et maître, dédaignant des triomphes nouveaux,  
Retourner en silence à ses humbles travaux.  
Tel un lion, atteint d'une flèche perfide,  
S'apprête à dévorer le sauvage intrépide :  
Armé par la douleur, la rage le conduit ;  
Il rugit, et l'on tremble ; il s'avance, et l'on fuit :  
Il peut saisir sa proie, et d'un seul bond l'atteindre ;  
Mais il sait épargner ce qu'il n'a plus à craindre :  
Le froid dédain succède au courroux menaçant ;  
Il regagne son antre en léchant sa blessure,  
Rejoint ses lionceaux, les garde, les rassure,  
Et s'endort en les caressant.

Honneur, honneur à toi, savante et jeune France !  
Ta première action est notre délivrance ;  
Tu puisas la sagesse en l'étude des lois,  
Et, sans les dépasser, tu maintiendras nos droits.

Tu n'as pas à dompter, dans ton âme innocente,  
L'hydre des souvenirs sans cesse renaissante.  
Ignorant les revers d'un orgueil insensé,  
Tu ne déplores point les rêves du passé ;  
Tu n'as point partagé l'anarchique délire,  
Tu n'as pas encensé les tribuns et l'Empire ;  
Ta vie est sans remords, sans outrage à venger ;  
Tu n'étais qu'au berceau quand vainquit l'étranger !  
Vers ton bel avenir marche avec confiance ;  
La lumière du siècle est ton expérience.  
Les torches, les flambeaux, ne servent que la nuit :  
Qu'importe un guide à l'œil que le soleil conduit ?  
Marche, France nouvelle, accomplis ton ouvrage ;  
Les peuples à l'envi t'apportent leur suffrage.  
Ma lyre devant toi s'incline avec respect ;  
Son hommage n'est pas un éloge suspect :  
De tout parti haineux je brave la colère ;  
Chantre de vérité, je m'attends à déplaire.

Il est certain courroux qu'on est fier d'inspirer.  
Mais, en parlant de toi, je ne sais qu'admirer :  
Crois à ma voix sincère, écho de la patrie,  
Tes exploits merveilleux passent la flatterie.  
Ces miracles d'un jour, ces sublimes efforts,  
Pour retentir au loin n'ont pas besoin d'accords ;  
Leur plus simple récit est un hymne de gloire ;  
L'idéal du poète est vaincu par l'histoire !

Villers-sur-Orge, 11 août 1850.

*A qui pense-t-il?*

ROMANCE.



A qui pense-t-il?

ROMANCE.



ANGE aux yeux de flammes,  
Tu sais nos secrets ;  
Tu lis dans nos âmes,  
Dis-moi ses regrets.

Sur l'onde en furie,  
Cherchant le péril,  
Loin de sa patrie,  
A qui pense-t-il ?

Quand ses blanches voiles  
Flottent dans les airs,  
Quand l'or des étoiles  
Brille sur les mers,  
Quand seul il admire  
L'onde sans péril,  
Si son cœur soupire,  
A qui rêve-t-il ?

Alors qu'il succombe  
Au plus triste ennui,  
Et qu'une colombe  
Vole devant lui,

Dans ce doux présage,  
Sauveur du péril,  
Voit-il un message?...  
Et qui nomme-t-il ?

Quand l'orage gronde  
Au sein de la nuit,  
Qu'on entend sous l'onde  
Un funeste bruit ;  
Si, dans la tempête,  
Un affreux péril  
Plane sur sa tête....  
Pour qui tremble-t-il ?

Mais de son empire  
Est-il étonné ?  
Tout ce qu'il inspire  
L'a-t-il deviné ?

Un jour s'il arrive  
Au port sans péril,  
De loin sur la rive  
Qui cherchera-t-il?

---

**Tu ne saurais m'oublier.**

ROMANCE.



Tu ne saurais m'oublier.

ROMANCE.



EN vain au plaisir qui l'entraîne  
Tu livres ton cœur agité,  
Celui qui cause tant de peine  
N'a point de sincère gaité.

En vain , soumis à d'autres charmes,  
Ton bonheur veut m'humilier,  
Dans tes yeux j'ai surpris des larmes ;  
Ah! tu ne saurais m'oublier!

Cette voix qui savait te plaire,  
Ce regard qui te séduisait,  
Et cette jalouse colère  
Qu'un mot de ta bouche apaisait ;  
Ce nom que le fer de tes armes  
Grava sur le vert peuplier,  
Ces chants qui font couler tes larmes,  
Tu ne saurais les oublier.

Jamais dans une âme plus pure  
Tu n'allumeras tant d'amour !

Jamais la crainte du parjure  
N'alarmera moins ton retour.  
Ils avaient pour toi trop de charmes,  
Les sermens que tu veux nier;  
Je t'ai vu trop fier de mes larmes,  
Tu ne sauras les oublier.





La Jeune mendicante.

ROMANCE.



La jeune Mendiante.

ROMANCE.



DÉJA la cloche les appelle ;  
Les époux vont venir ;  
Sous les arceaux de la chapelle ,  
Le saint va les bénir.

Un doux espoir près d'eux m'amène ;  
Oui , le bonheur est généreux :  
Ils auront pitié de ma peine ,  
Et je prirai pour eux.

La même cloche a sonné l'heure  
Qui devait sans retour  
M'unir à celui dont je pleure  
Et la vie, et l'amour.  
Vous, que le bonheur rend si belle,  
Soyez généreuse aujourd'hui,  
Et votre époux sera fidèle,  
Et je prirai pour lui.

La cloche résonnait encore ,  
Mais l'heure avait sonné ;

Les heureux époux qu'elle implore,

Hélas! n'ont rien donné.

Eh, quoi! dit-elle en ses alarmes,

Le malheur seul est généreux.

Dieu les punira de mes larmes :

Allons prier pour eux.





Romance.



Romance.

HÉLAS ! à ma mère elle-même  
J'en ai fait le cruel serment ;  
Je ne dirai pas : « Je vous aime »,  
A celui qui fait mon tourment.

Mon regard ne sera plus tendre ;  
Je l'éviterai chaque jour ;  
Mais, s'il mérite mon amour,  
Son cœur saura bien me comprendre.

En vain à regret je m'engage  
A suivre cette austère loi ;  
Il est un amoureux langage  
Qui me trahira malgré moi.  
En vain, refusant de l'entendre,  
Je serai fidèle à ce vœu ;  
La crainte est encore un aveu :  
Son cœur saura bien me comprendre.

Dans une parure de fête  
Il aime la simplicité ;

J'aurai quelques fleurs sur ma tête,  
Et son bouquet à mon côté;  
Au bal, sans le chercher, l'attendre,  
D'avance je m'engagerai,  
Mais tristement je danserai;  
Son cœur saura bien me comprendre.

Un chant plaintif peut seul lui plaire :  
Si je dois chanter devant lui,  
C'est la romance qu'il préfère  
Que je veux choisir aujourd'hui.  
Je chanterai cet air si tendre  
Sans le regarder une fois ;  
Mais, au tremblement de ma voix,  
Son cœur saura bien me comprendre.

On ne veut plus que je l'écoute;

Mais dois-je feindre un cœur léger?  
Non; je fuirai ceux qu'il redoute :  
Plutôt mourir que l'affliger.  
De l'amour je puis me défendre  
Sans l'offenser, sans le trahir.  
En pleurant je vais obéir ;  
Son cœur saura bien me comprendre.

---

Chanson.



Chanson.

LA chose la plus folle  
Sans peine arrivera,  
La plus vaine parole  
Soudain s'accomplira;

Mais jamais mon Isaure,  
Tra deri dera,  
La belle que j'adore,  
Ne me trahira.

La Seine vagabonde  
A Pékin coulera,  
Et tout à coup son onde  
En vin se changera ;  
Mais jamais mon Isaure, etc.

Le feu sans étincelles,  
Sans flammes, brûlera ;  
Le Temps perdra ses ailes,  
Et Dieu l'arrêtera ;  
Mais jamais mon Isaure, etc.

Ma tante Marguerite  
D'amour se marîra,  
Un chanoine hypocrite  
Un vrai saint deviendra ;  
Mais jamais mon Isaure , etc.

Une vieille coquette  
Sans rouge sortira ;  
Sans faire de toilette  
Au bal elle viendra ;  
Mais jamais mon Isaure , etc.

Grégoire le poète  
Sans peine rimera ,  
Et d'un éloge honnête  
Il se contentera ;  
Mais jamais mon Isaure , etc.

Sans fleurs et sans orages  
Le printemps passera ;  
Sans pleurs et sans nuages  
Jeune fille aimera ;  
Mais jamais mon Isaure, etc.

Sans amour, sans courage,  
Guerrier triomphera ;  
Sans prière et présage  
Marin s'embarquera ;  
Mais jamais mon Isaure, etc.

Une semaine entière  
Un chautre jeûnera ;  
A la cour, en litière  
Un sauvage viendra ;  
Mais jamais mon Isaure, etc.

Un singe à la grand'messe  
Avec ferveur prêra ;  
D'une sainte promesse  
Un roi se souviendra ;  
Mais jamais mon Isaure, etc.

La chose la plus folle  
Sans peine arrivera ;  
La plus vaine parole  
Soudain s'accomplira ;  
Mais jamais mon Isaure,  
    Tra deri dera,  
La belle que j'adore,  
    Ne me trahira.

---



Le petit Frère.



**Le petit Frère.**



DE ma sainte patrie  
J'accours vous rassurer.  
Sur ma tombe fleurie,  
Mes sœurs, pourquoi pleurer?

Dans son affreux mystère,  
La mort a des douceurs ;  
Je vous vois sur la terre :  
Ne pleurez point, mes sœurs.

Dans les cieux je suis ange,  
Et je veille sur vous ;  
Ma joie est sans mélange,  
Car je fus humble et doux.  
Des saintes immortelles  
Je suis le protégé ;  
Dieu m'a donné des ailes,  
Mais ne m'a point changé.

Ma souffrance est passée,  
Et mes pleurs sont taris ;  
Ma main n'est plus glacée,  
Je joue et je souris ;

Mon regard est le même,  
Et j'ai la même voix ;  
Mon cœur d'ange vous aime,  
Mes sœurs , comme autrefois.

J'ai la même figure  
Qui charmaient tant vos yeux ;  
La même chevelure  
Orne mon front joyeux ;  
Mais ces boucles coupées  
Au jour de mon trépas ,  
De vos larmes trempées ,  
Ne repousseront pas !

Le ciel est ma demeure ,  
J'habite un palais d'or ;  
Nous puisons à toute heure  
Dans l'éternel trésor ;

Un fil impérissable  
A tissu nos habits;  
Nous jouons sur un sable  
D'opale et de rubis.

Là-haut dans des corbeilles  
Les fleurs croissent sans art;  
Les méchantes abeilles  
Là-haut n'ont point de dard;  
Les roses qu'on effeuille  
Peuvent encor fleurir,  
Et les fruits que l'on cueille  
Ne font jamais mourir.

Les anges de mon âge  
Connaissent le sommeil;  
Je dors sur un nuage,  
Dans un berceau vermeil;

J'ai pour rideau le voile  
De la vierge d'amour ;  
Ma lampe est une étoile  
Qui brille jusqu'au jour.

Le soir, quand la nuit tombe ,  
Parmi vous je descends ;  
Vous pleurez sur ma tombe ;  
Vos larmes, je les sens.  
Caché parmi les pierres  
De ce funèbre lieu ,  
J'écoute vos prières ,  
Et je les porte à Dieu.

Oh ! cessez votre plainte,  
Ma mère, croyez-moi ;  
Vous serez une sainte,  
Si vous gardez la foi.

C'est un mal salulaire  
Que perdre un nouveau-né;  
Aux larmes d'une mère  
Tout sera pardonné!

---

# Magdeleine.

CHANT II.



Magdeleine.

CHANT II. <sup>1</sup>



« VOICI la nuit.... J'attends.... Dieu! qu'il tarde à venir!...  
« Que fait-il?... loin de moi qui peut le retenir?...

<sup>1</sup> Ces vers ont été faits en 1825.

« Déjà tous les pasteurs sont rentrés sous leur tente....

« N'aura-t-il pas pitié d'une si longue attente?...

« C'en est fait! l'heure expire, et je n'ai plus d'espoir!

« Celui pour qui je veille avait dit : « A ce soir! »

« Il avait dit : « Ce soir.... » et la nuit est venue!...

« J'éprouve une souffrance à mon âme inconnue....

« Du retour de Paulus serait-il offensé?

« Craint-il un souvenir dans mon cœur effacé?...

« Ou bien, pour un refus a-t-il pris mon silence?...

« Faut-il de son amour accuser l'indolence?

« Non.... j'en crois sa prière et son brûlant regard,

« Sans doute il va venir... mais comme il viendra tard! »

Ainsi, tout à l'amour qui domine son âme,  
Magdeleine, oubliant qu'un devoir la réclame,  
N'a point revu sa sœur, et ne s'informe pas  
Des motifs qui loin d'elle ont retenu ses pas.

Et pourtant Séphora, si vive, si légère,  
Est l'enfant qu'à ses soins avait légué sa mère.  
Seule — on la voit prier au tombeau maternel.  
Des dangers où la livre un oubli criminel  
Quelques vieux serviteurs préservent sa jeunesse.  
A la grâce elle unit la candeur, la finesse ;  
Neuf fois déjà, tombés sous les vents orageux,  
Les doux fruits du palmier servirent à ses jeux.  
Tel, entouré de fleurs où le poison se cache,  
Sort des marais fangeux un lis pur et sans tache,  
Telle, et n'ayant aussi que Dieu pour protecteur,  
Au sein des vils plaisirs d'un monde corrupteur  
On voyait Séphora grandir dans l'innocence.  
Magdeleine n'a point remarqué son absence ;  
L'enfant l'avait quittée au repas du matin.  
Ce n'est point elle, hélas ! qu'à l'horizon lointain  
Ses regards inquiets ont si long-temps cherchée.  
Mais en vain sur le mont sa vue est attachée ;

En vain du noir coursier sur les cailloux brûlans  
Magdeleine épiait les pas étincelans ;  
La voix des chameliers qu'on entendait encore ,  
Et que la paix du soir rendait triste et sonore....  
L'insecte lumineux bourdonnant sur les eaux....  
Les reptiles impurs criant dans les roseaux....  
Les brises de la nuit qui soulevaient ses voiles....  
Et le parfum des fleurs.... et l'éclat des étoiles....  
Et ces lampes d'airain qu'un esclave allumait....  
Et le temple désert qu'avec bruit on fermait,  
Tout défendait l'espoir à son âme oppressée,  
Tout lui disait enfin que l'heure était passée!....

Cependant, vers le seuil qu'ombragent mille fleurs,  
Sur le marbre d'Égypte aux luisantes couleurs,  
Des pas ont retenti. — Soudain la porte s'ouvre!  
Elle entend frissonner le rideau qui la couvre....

C'est Joseph!... hélas! non. — A ses yeux étonnés  
Séphora paraît seule.

« Oh, ma sœur! pardonnez! »

Dit l'enfant, qu'agitait une frayeur secrète;

« Nous revenons bien tard; vous étiez inquiète.

« Oh! ne vous fâchez pas avant de m'écouter;

« Je n'ai pas tort, ma sœur; je vais tout vous conter :

« L'air était moins brûlant, et les cieux étaient calmes;

« Toutes deux nous marchions vers la cité des Palmes;

« Au-devant de Jésus la foule se portait.

« Tandis qu'au pied du mont Nohamel s'arrêtait,

« D'avance préparant l'aumône accoutumée,

« J'allai vers ce vieillard, ce pauvre Bartimée,

« Qu'on voit toujours assis à l'angle du chemin,

« Et qui ferme les yeux en étendant la main;

« Il était prosterné devant le *Fils de l'Homme*;

« Le Sauveur!... c'est ainsi que le peuple le nomme;

« L'aveugle mendiant s'écriait plein de foi :  
« Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi !  
« D'un seul mot vous pouvez me rendre la lumière ! »  
« Au même instant, touché de cette humble prière,  
« Jésus lui dit : « Voyez... » — L'aveugle ouvrit les yeux,  
« Et son premier regard se porta vers les cieux.  
« Il bénit le Seigneur dans sa reconnaissance ;  
« Or chacun de Jésus admirait la puissance,  
« Et les femmes pleuraient... et le peuple, à genoux,  
« Disait : « Un grand prophète est venu parmi nous ! »  
« Mais lui, sans s'étonner, contemplait ce spectacle.  
« Ce qu'il a fait, ma sœur, on l'appelle un miracle ! »

Par ce récit naïf l'enfant veut s'excuser.

Magdeleine, sa voix ne peut donc t'apaiser ?

Cruelle ! cette enfant qu'à bannir tu t'empreses,

En un jour de bonheur recevrait tes caresses !

A son esprit distrait Séphora parle en vain ;  
Magdeleine, insensible au miracle divin ,  
Fait emmener sa sœur, hélas ! sans l'adieu tendre  
Qu'avant de la quitter l'enfant semblait attendre.

Seule, en proie aux soupçons qui viennent l'assiéger,  
Pour Joseph qui l'oublie elle rêve un danger ;  
Son cœur, de l'abandon fuyant l'incertitude,  
Veut encor se flatter.... par une inquiétude !  
C'en est fait, son amour l'excuse vainement,  
Joseph ne viendra plus dissiper ce tourment !...  
Mais.... n'est-ce point sa voix, si long-temps espérée?...

« Conduisez les chameaux vers la porte Dorée,

« Et vers Arimathie allez par ce détour

« Au palais de mon père annoncer mon retour ! »

Au bruit des pas légers qui frappe son oreille ,  
Couché sur le parvis , un esclave s'éveille....  
Inquiet , il veut voir qui pénètre en ces lieux ;  
Il reconnaît Joseph.... et referme les yeux.

Tandis que , traversant la riche galerie ,  
Joseph passe en tremblant sous la voûte fleurie ,  
De crainte et de dépit n'étant plus agité ,  
Le cœur de Magdeleine a repris sa fierté.  
Déjà par le dédain , la fausse indifférence ,  
Elle veut se venger de sa longue souffrance ;  
D'une attente pénible il faut cacher l'ennui :  
Joseph ne saura point qu'on a souffert pour lui.

Rêveuse , à son aspect Magdeleine s'étonne ;  
Il cherche à s'excuser.... d'avance on lui pardonne.  
Il se plaint.... et l'on rit de ses soupçons jaloux.

« Je pars ; adieu , dit-il enflammé de courroux ,  
« Pour la dernière fois !...

— Quoi , déjà ! reprend-elle ,  
« Dans le camp des Romains Hérode vous rappelle ?...

— « Non.... t'oublier, te fuir, voilà mon seul devoir.  
« Je suis las de t'aimer, honteux de ton pouvoir !  
« Rends à l'heureux mortel dont la foi te réclame  
« Tous les droits qu'un moment j'usurpai sur ton âme ;  
« Il ne me verra plus , dans mon juste mépris ,  
« De son crédule amour lui disputer le prix. »

Magdeleine à ces mots , sans paraître offensée ,  
Veut calmer de Joseph la colère insensée :

« Quelle nouvelle erreur trouble votre raison?...

« Pour qui m'accusez-vous d'oubli, de trahison?...

« D'Alcas redoutez-vous le sublime délire?

« L'Ausonie et la Grèce ont couronné sa lyre;

« Mais lorsque dans ses chants mon nom vient l'inspirer

« Sans flatter son amour, ne puis-je l'admirer?...

« Trop fière de régner sur une âme sauvage,

« Du farouche Nachor si j'accueillis l'hommage,

« Je n'ai par nul espoir encouragé ses vœux....

« De Pharès craignez-vous les frivoles aveux,

« Son langage indiscret, et sa gaité naïve?...

« Ah! la voix qui séduit est une voix plaintive;

« Et qui n'a point souffert n'est pas digne d'aimer!...

— « Perfide! il en est un que tu n'oses nommer!... »

S'écrie alors Joseph dans sa jalouse rage;

« Paulus eut ton amour!...

— J'honorai son courage,

« Il est vrai. Dans nos murs par Tibère exilé,

« D'un injuste destin mes soins l'ont consolé.

« Je rendis l'espérance à son âme flétrie;

« Il croyait près de moi retrouver la patrie,

« Et le voyant paré de gloire et de malheurs,

« Je cédaï sans remords au charme de ses pleurs.

« Mais devez-vous punir ma pitié généreuse,

« Vous!... dont l'ardeur légère, hélas! plus dangereuse,

« A soumis ma tendresse à des tourmens nouveaux.

« Ah! l'inconstant Joseph a besoin de rivaux!

« Sans craindre leurs succès votre amour ne peut vivre,

« Et leur encens flatteur, c'est vous seul qu'il enivre!...

— « Excuse mensongère!... inutiles détours!...

« A cette ruse en vain mon dépit a recours;

« En vain , moi , pour dompter ton amour par la crainte ,  
« Cherchant à me parer d'une inconstance feinte ,  
« Je porte mon hommage aux pieds de Salomé ,  
« Sans joie , indifférent au bonheur d'être aimé ;  
« Plein de ton souvenir , je suis distrait près d'elle ,  
« Et sans la regarder je lui dis qu'elle est belle ;  
« Lorsque de ma tendresse elle exige un serment ,  
« Ma voix le dit sans trouble et mon cœur le dément ;  
« Si je veux l'appeler quand sa douleur me touche ,  
« C'est ton nom qui toujours s'échappe de ma bouche.  
« En voulant me venger je suis encore à toi ;  
« Mais c'en est trop... je veux...

— Joseph ! regarde-moi...

« Ingrat !.. ne vois-tu pas ton pouvoir sur mon âme ,  
« Mon trouble, mon bonheur, quand ton regard de flamme  
« Sur mon front embelli descend avec amour....  
« Ah ! pour moi , ce regard enivrant est le jour !...

« Oui, l'Arabe égaré dans sa lointaine course,  
« Voit avec moins d'espoir le cristal d'une source....  
« Le lis a moins d'orgueil au lever du soleil....  
« Et la nouvelle mère, épiant le réveil  
« De l'enfant que le ciel accorde à sa tendresse,  
« A son premier sourire éprouve moins d'ivresse !...

— « Non!... sous d'autres regards je t'ai vu t'embellir!  
« Au son d'une autre voix j'ai vu ton front pâlir.  
« Cesse de m'abuser par un vain artifice ,  
« Mon orgueil outragé demande un sacrifice ;  
« Pour croire à ton amour j'ai besoin d'un remords :  
« Immole ces rivaux à mes jaloux transports ;  
« Éloigne ce Paulus.... brise son espérance ,  
« Et par un crime enfin prouve ta préférence !...»

Ah ! pourquoi de l'amour les profanes accens  
Sur les cœurs sans vertu sont-ils donc si puissans ?

O triomphe du mal ! ô trouble de la terre !...  
Ce pouvoir séducteur , ce dangereux mystère ,  
Joseph le connaissait ; — et déjà rassuré ,  
Il ne demandait plus s'il était préféré.

Ange de l'hyménée , espoir des âmes saintes ,  
O toi qui de l'amour bannis les chastes craintes ,  
Et qui d'un feu divin sachant nous enflammer ,  
Pour prix de nos vertus nous ordonne d'aimer !...  
Mes vers ne diront point un bonheur qui t'offense ,  
Ma voix l'accuserait moins que mon ignorance ;  
Révélés malgré moi , ces secrets odieux  
Souilleraient la candeur de mes rêves pieux .  
Moi-même en les chantant je te ferais injure ,  
Mon front serait plus triste et ma bouche moins pure !  
Je livre Magdeleine à tes ressentimens ;  
Elle t'a méconnu dans ses tendres sermens :

Le voile virginal qui protège tes charmes  
Ne fut point inondé de ses pudiques larmes....  
Hélas ! ton saint bandeau n'orna point ses cheveux ;  
Sa main n'a point porté l'anneau d'or de tes vœux,  
Et son front sans rougeur, que la honte environne,  
Ne s'est point incliné sous ta blanche couronne !

A cet affreux hymen célébré par l'Enfer,  
Satan seul présida. — Sur son autel de fer,  
De leur amour profane on déposa la chaîne.  
Orgueilleux d'asservir Joseph et Magdeleine,  
Satan serra leurs nœuds par les démons ourdis,  
Et le Livre infernal reçut leurs noms maudits.

---



# Magdeleine.

CHANT V.



## Magdeleine.

### CHANT V.

\*\*\*

LE signal est donné sous la terre qui tremble....  
Satan nomme Jésus.... et tout l'Enfer s'assemble.  
Ce nom seul a troublé l'empire ténébreux ;  
Les démons , alarmés , s'interrogent entr'eux.

La salle du Conseil de leur foule s'encombre ;  
Pressés par la terreur, ils se heurtent dans l'ombre :  
Car le feu des enfers, sans reflets, sans clartés,  
Sert à peine à guider leurs pas précipités.  
Ils courent à grand bruit, s'appellent, se répondent,  
Aux plaintes des damnés leurs clameurs se confondent ;  
Mais les damnés eux seuls, à leur rage aguerris,  
Ne se demandent point la cause de ces cris ;  
Qu'importent cet effroi, cette rumeur soudaine,  
A des âmes qu'attend une éternelle peine ?  
Leur torture ne peut s'interrompre un moment....  
Ah ! cette indifférence est leur premier tourment !

Enfin de tant d'effroi la cause se révèle ;  
Chacun a répété la fatale nouvelle ,  
Et l'écho des enfers long-temps fait retentir  
Le nom de Magdeleine.... et le mot : Repentir!...

Les démons réclamaient leur superbe victime ,  
L'ornement du péché, la gloire de l'abîme!  
Et le Péché vaincu, honteux et consterné,  
Pleurait le déshonneur de se voir pardonné!

Tous, se parlant ainsi dans l'absence du maître,  
A leurs regrets divers se faisaient reconnaître :

« O rage! disaient-ils, ô honte! ô désespoir!

« Magdeleine nous fuir! Détestable pouvoir!

« Elle qui sut prêter au vice tant de grâce!

« Dont l'Enfer admirait la faiblesse et l'audace!

— « Que d'envie inspirait l'éclat de sa beauté!

— « Que de haine excitait sa moqueuse fierté!

— « Sa bouche avec candeur savait mentir et plaire!

— « Que ses yeux étaient beaux enflammés de colère !

— « Quel luxe elle étalait dans ses brillans atours !

— « Que d'esprit jaillissait de ses malins discours !

— « Et comme elle savait , tendre et mélancolique ,

« Cacher la volupté sous un maintien pudique !... »

— « Elle avait embelli jusqu'à l'impiété :

« Jamais son jeune cœur, de plaisir agité ,

« N'éleva jusqu'au ciel une voix douloureuse ;

« Elle ne priait point.... et paraissait heureuse !

— « Oh ! quel art merveilleux, quels magiques attraits ! »

Insensés !... dans leur rage et dans leurs vains regrets ,

Ils ne devinaient pas que ce charme invincible

Était le seul pouvoir d'un cœur noble et sensible ,

Du ciel qu'elle outrageait triste et précieux don,  
Ineffable tendresse.... avenir du pardon!

Tandis que tout l'Enfer s'émeut pour une femme,  
Ourdissant en secret une effroyable trame,  
Dans l'antique arsenal Satan s'est renfermé.  
Par un nouveau vainqueur il se sent désarmé,  
Et s'apprête à lancer l'inférieure sentence,  
Car il craint la Vertu moins que la Pénitence.

Mais pour mieux dérober sa honte et ses projets,  
Il veut par ses discours rassurer ses sujets.  
S'essayant aux efforts d'une haine invisible,  
Et cachant ses fureurs sous un dédain paisible,  
Il s'éloigne à pas lents du magique arsenal;  
Superbe, il veut s'asseoir sur le trône infernal;

Au-devant de ses pas tout son peuple s'élançe.  
Sa vue a ramené le jour — et le silence.  
A son aspect subit les démons réjouis  
Détournent un moment leurs regards éblouis :  
L'Ange rayonne encor des saintes étincelles,  
L'abîme est éclairé du seul feu de ses ailes ;  
Rayon du feu divin, ce reste d'un éclair  
Est l'astre des démons, le soleil de l'Enfer !  
On voit briller son corps sous l'ébène d'un voile.  
Son front, que Dieu maudit, porte encore une étoile.  
Ah ! la sainte splendeur de ce front réprouvé,  
Ce charme qu'aux enfers Satan a conservé,  
Des célestes bienfaits empreinte impérissable,  
Bien plus que ses fureurs le rendent haïssable !  
Sa funèbre pâleur décèle malgré lui  
D'un pouvoir abhorré la fatigue et l'ennui.  
Tel qu'un lac endormi ne vit que par l'orage,  
Son âme ne répond qu'aux accens de l'outrage,

La Haine aux bras sanglans , seule sait l'animer ;  
Son farouche regard ne peut se renflammer  
Que par l'espoir de voir sa vengeance assouvie ;  
Et pour son cœur éteint , la colère est la vie !

Mais le Juge immortel , — Dieu , qui l'a tant aimé ,  
Connaît en ses replis ce cœur qu'il a formé.  
Il inventa pour lui le plus grand des supplices :  
Satan fut exilé du séjour des délices ,  
Et l'Éternel , vainqueur , à l'ange factieux  
Infligea pour tourment — le Souvenir des cieus !

Depuis le dernier jour de sa gloire effacée ,  
Invisible aux regards , visible à sa pensée ,  
Un fantôme divin l'accompagne en secret :  
Les enfans de l'abîme ignorent cet arrêt.

Souvent, pour éviter l'ennemi qu'il redoute,  
Satan suit des enfers la ténébreuse route ;  
Seul , on le voit , errant sur le funèbre bord ,  
Chercher les profondeurs des déserts de la Mort.  
Il pense que ces lieux où le Pêché domine  
Effraient de l'Esprit la nature divine ;  
Mais il appelle en vain l'horreur à son secours :  
L'Esprit suit des enfers les caverneux détours ;  
Avec lui , dans le gouffre il parvient à descendre ,  
Ses invisibles pieds sont empreints sur la cendre.  
Du fantôme Satan ne peut se délivrer.  
Il est là. — Là toujours ; il l'entend respirer.  
La nuit, à ses remords, en songe il se présente ;  
Sur son cœur oppressé pose une main pesante ;  
Il offre à ses désirs les biens qu'il a perdus ;  
Lui jette des parfums , dans les cieux répandus ;  
Lui montre ces clartés que les anges adorent ,  
Ces éternelles fleurs — que les mortels ignorent....

Puis , quand Satan , vaincu par ce beau souvenir,  
Rappelant ces objets , cherche à les retenir ,  
Poursuit de tous ses vœux la vision si douce....  
Tout disparaît.... l'Esprit loin du ciel le repousse ,  
Et lui montre l'égide où l'Ange des regrets  
En chiffres enflammés grava ce mot : JAMAIS!

Ainsi du ciel perdu cette image charmante  
Comme un vivant remords sans cesse le tourmente ;  
Sans cesse une voix erie en déchirant son cœur :  
« Satan, te souvient-il des jours de ton bonheur ,  
« Quand du séjour divin tu respirais l'ivresse ?  
« Quand Dieu t'environnait de gloire et de tendresse ! »

A peine de Satan l'étoile resplendit ,  
Qu'assiégeant les degrés de son trône maudit ,

Les princes de sa cour viennent lui rendre hommage ;  
Chaque démon , d'un vice offre l'impure image ,  
Porte ses attributs en signe de respect.  
Oh ! sinistre cortège , épouvantable aspect !...

La Mort , l'affreuse Mort , s'avance la première :  
Ses yeux sans mouvement sont privés de lumière ;  
Un guide la soutient ; — son inconstant désir,  
Parmi tous les démons a droit de le choisir.  
Tout l'Enfer est admis à cette concurrence ;  
Et brigant à l'envi l'horrible préférence ,  
Se dispute l'honneur de conduire ses pas ,  
Et de guider sa main ; — elle ne frappe pas ,  
Elle touche.... et l'on meurt. — Sa funèbre parure  
Change au gré du démon dont l'appui la rassure :  
Quand la Guerre la pousse au milieu des humains ,  
Un casque est sur son front , un glaive dans ses mains ,

Son pas rapide effleure une sanglante arène, —  
Mais que ses pas sont lents.... quand la Douleur la traîne!  
Qu'ils sont noirs et pesans ses longs voiles de deuil!...

Elle vient aujourd'hui, conduite par l'Orgueil.  
Sous sa couronne d'or son front pâle succombe,  
Son sceptre est un poignard, et son trône — une tombe.  
On voit ses os percer sous la pourpre des rois,  
Ses mains ont des anneaux trop larges pour ses doigts.  
Plus triste que les pleurs, un sourire perfide  
Fait grimacer ses dents sous sa lèvre livide.  
Les hydres, les dragons, les noirs Pressentimens,  
Les spectres, les Terreurs, les Remords, les Tourmens,  
La Vengeance à l'œil fixe, — et la Peste au teint sombre,  
La Famine sans voix, — la Guerre aux bras sans nombre,  
Les fléaux, dans leur rang, marchent à ses côtés.

Mais un seul tarde encor. — Les démons arrêtés,

Pour reprendre leur place attendent sa venue :

Nul n'ose s'opposer à sa marche inconnue....

L'Enfer n'a point vomé de monstre plus affreux ,

Ce monstre est l'ANARCHIE au souffle désastreux !

Ce fléau — qu'ont formé l'Orgueil et la Licence,

N'a point de volonté, — n'a point d'obéissance....

Ses membres, que nul frein ne saurait enchaîner,

Ont une vie à part — qu'il ne peut gouverner.

Au hasard de ses coups les enfers l'abandonnent.

Lorsqu'il agit contre eux, les démons lui pardonnent.

S'il poursuit les mortels de ses pas incertains,

Satan, Satan lui-même ignore ses destins !

Tous les poisons de mort lui servent de pâture.

Vingt reptiles divers composent sa nature ;

Deux insectes luisans, l'un à l'autre opposés,

De ses yeux sans regard lancent des feux croisés ;

Ses mains sont deux scorpions qui d'eux-mêmes agissent ;

Ses pieds, qu'à chaque pas des jets de sang rougissent,  
De son corps chancelant capricieux appui,  
Sont d'énormes lézards qui marchent — malgré lui....  
Et chaque mouvement de sa tête insensée  
Obéit aux serpens dont elle est hérissée!

L'Archange réprouvé, roi du sombre séjour,  
Contemple avec horreur son effroyable cour;  
Son regard fatigué cherche en vain les ténèbres.  
Honteux de commander aux légions funèbres,  
Il maudit en secret sa fatale splendeur,  
Qui dévoile à ses yeux leur difforme laideur;  
Il déteste l'éclat de ses ailes de flammes....  
Ainsi l'homme inspiré qui lit au fond des âmes  
Se détourne et maudit le flambeau délateur  
Qui montre à sa raison tous les vices du cœur;  
Ou tel, en son exil, pleure un guerrier transfuge :  
En vain le sort lui donne un trône pour refuge;

Ce tyran fondateur, sous de nouveaux climats,  
Aux mœurs de ses sujets ne s'accoutume pas.  
C'est toujours son pays que son cœur redemande;  
Il se sent étranger parmi ceux qu'il commande;  
Il s'afflige en voyant ce peuple forcené,  
Que son art déserteur n'a point discipliné;  
Il compare ces fronts courbés sous l'esclavage,  
La féroce valeur de la horde sauvage,  
A ces nobles soldats au regard inspiré,  
Dont il guidait jadis le courage éclairé,  
Qui n'attendaient de lui qu'un seul mot pour salaire,  
Qui marchaient à sa voix, qui mouraient pour lui plaire;  
Et tous ces bataillons, brillant de mille dards,  
Avec leurs casques d'or, leurs flottans étendards,  
Apparaissent toujours à sa triste mémoire,  
Rayonnans de beauté, de franchise et de gloire.

Ainsi l'ange exilé contemple avec douleur  
Ses soldats dont la haine est l'unique valeur,  
Sujets sans dévouement, peuple ingrat qu'il méprise,  
Que la ruse conduit, que l'effroi seul maîtrise,  
Et l'invisible Esprit lui répète tout bas :

« Satan, te souvient-il des sublimes combats,  
« Alors que tu guidais les célestes phalanges,  
« Et que Dieu te nommait le plus vaillant des anges? »

Cependant des démons, courbés sous la terreur,  
Satan, par ce discours, ranime la fureur :

« Vous de qui l'univers craint le pouvoir funeste,  
« Démons, nobles rivaux de l'empire céleste,  
« Vous tremblez!... Quel vertige a frappé vos esprits?  
« D'une humble pénitence êtes-vous donc surpris?  
« Sur un remords... croit-on qu'une secte se fonde?... »

- « David pleura vingt ans sans convertir le monde !  
« N'avez-vous pas vaincu de plus fiers ennemis ?  
« Les peuples, les tyrans, à vos lois sont soumis.  
« Quelle austère vertu ne dompta votre adresse ?  
« Fiez-vous à votre art, à ma foi vengeresse.  
« Rappelez-vous ce temps où la Religion,  
« Assiégeant des enfers l'immense région,  
« Dans le gouffre éternel vint jeter l'épouvante !...  
« Mon trône s'ébranlait sur sa base mouvante ;  
« De ce fier ennemi je redoutai les coups,  
« Je sentis dans mon cœur se glacer mon courroux !...  
« Mais un seul jour, d'effroi ma haine fut saisie ;  
« Ma vengeance aussitôt créa l'Hypocrisie !...  
« Le temple l'accueillit. — Son encens assidu  
« Avec le pur encens fut dès-lors confondu....  
« Au sein du tabernacle elle cacha les vices....  
« Son souffle empoisonna l'onde des sacrifices....  
« Ses genoux ont souillé le marbre des autels,

- « Du temple sa prière a chassé les mortels....  
« Jérusalem enfin par elle fut conquise....  
« Et les Phariséens ont détrôné Moïse !
- « Aujourd'hui comme alors elle peut nous servir,  
« Et nous rendre les cœurs qu'on cherche à nous ravir.  
« Déjà ces pénitens, c'est sa voix qui les trompe !  
« Fatigués de grandeur, de richesse, de pompe,  
« Leur caprice imagine une autre vanité,  
« Leur inconstante gloire est dans l'humilité !  
« Éblouissant les yeux par un hardi contraste,  
« Modestes avec art, et pauvres avec faste,  
« Ils se sont proclamés tous frères devant Dieu.  
« Leurs trésors dédaignés vont orner le Saint lieu.  
« On les voit, dans l'excès de leur zèle hypocrite,  
« Prodiguant des bienfaits—dont le malheur s'irrite.  
« L'un, n'osant se venger, par l'outrage abattu,  
« Se pare de sa honte, et l'appelle vertu ;

- « D'autres, rabaissant tout à leur obscure vie,  
« Nomment égalité — le niveau de l'envie!...  
« Ne vous alarmez point de leur noble dessein,  
« Le fruit de mes conseils a germé dans leur sein.  
« Au son de ces grands mots je guide leur démence,  
« Où l'orgueil a parlé — mon empire commence!  
« Croyez-moi, ces revers ne sont que passagers.  
« Ah! le regret d'un jour suffit aux cœurs légers;  
« Tout à son repentir, Magdeleine est sans armes;  
« Nous la ramènerons par l'éclat de ses larmes :  
« D'être un modèle saint son cœur sera flatté.  
« Le remords de l'amour n'est pas sans volupté....  
« Des bienfaits de son Dieu l'homme aisément abuse.  
« La Pénitence enfin n'est qu'une sainte ruse;  
« Ce nouvel ennemi ne saurait nous troubler....  
« Il ne faut point combattre — il faut lui **RESSEMBLER!**  
« Et d'accord avec nous, cette vertu sublime  
« D'un peuple d'imposteurs curichira l'abîme! »

Il dit. — Des cris flatteurs , d'horribles hurlemens ,  
Sont des démons ravis les applaudissemens ;  
Et Satan , qu'importune un si bruyant délire ,  
A trahi son dédain par un affreux sourire.  
Il rougit d'un succès bassement mérité ;  
Il sent de ses discours toute l'iniquité.  
Ce monarque , honteux de ses lâches complices ,  
Méprise ses sujets d'applaudir à ses vices ;  
Pour cacher ce mépris faisant de vains efforts ,  
Il feint d'être flatté de leurs hideux transports ;  
Mais il maudit sa gloire en voyant qui l'admire ;  
Et le divin fantôme à ses côtés soupire :

« Satan , te souvient-il de tes chants d'autrefois ,  
« Quand les échos du ciel répondaient à ta voix ?

« Tes chants n'inspiraient point ce délire farouche  
« Quand l'esprit du Seigneur descendait par ta bouche ! »

.....

Villiers-sur-Orge, 1829.

FIN.

## TABLE.



NAPOLINE, poëme .....	<i>page</i>	1
CHAP. I. — Portraits. Une Amie, un Amant, un Oncle et deux Rivaies.....		4
CHAP. II. — Fortune subite, un Bal, Joie et Douleur.		39
CHAP. III. — Le lendemain d'un Bal : un Suicide, un Rendez-vous.....		73
CHAP. IV. — Explications : le Cœur, le Monde et l'Argent.....		99
LETTRE DE NAPOLINE.....		109
POÉSIES DIVERSES.....		137
LE PÊCHEUR DE SORRENTE. A madame la duchesse de Narbonne.....		139
LE PÊCHEUR D'ISLANDE.....		147

LE RÊVE D'UNE JEUNE FILLE.....	page 155
LE DÉPART. A M. A de L.....	165
A MADAME LA MARQUISE DE LA BOURDONNAYE.....	171
CORINNE, AIMÉE.....	177
DÉSENCHANTEMENT.....	187
LE BAL DES PAUVRES. Improvisation.....	195
A MADemoisELLE DE ***.....	201
JE N'AI ME PLUS. Élégie.....	207
MATHILDE.....	215
LA PRISE D'ALGER. <i>Te Deum</i> .....	223
REPENTIR.....	231
IMPROVISATION.....	237
LES SERMENS. Hommage aux trois Écoles.....	243
A QUI PENSE-T-IL? Romance.....	251
TU NE SAURAS M'OUBLIER. Romance.....	257
LA JEUNE MENDIANTE. Romance.....	263
ROMANCE.....	269
CHANSON.....	275.
LE PETIT FRÈRE.....	283
MAGDELEINE. Chant II.....	291
Chant V.....	309

---



A LA MÊME LIBRAIRIE,

Ouvrages de Madame ÉMILE DE GIRARDIN.

---

**POÉSIES**, nouvelle édition, renfermant les Essais poétiques, les nouveaux Essais poétiques, et le Dernier Jour de Pompéi. 1 très gros vol. in-16, papier grand-raisin. 8 fr.

**NAPOLINE**, poème. 1 vol. in-8°, pap. fin satiné. 8 fr.

**LE LORGNON**, roman, 2<sup>e</sup> édition. 2 vol. in-12, papier fin. 7 fr.

**CONTES D'UNE VIEILLE FILLE A SES NEVEUX**, 2<sup>e</sup> édition. 2 vol. in-18, papier grand-raisin, ornés de Gravures de M. *Alfred* JOHANNOT. 8 fr.